

MICHEL GEISTDOERFER

*Images
Ouessantines*



RIEDER

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

IMAGES OUESSANTINES

DU MÊME AUTEUR

Le Ninkinou. Scènes sans date. Gilde « Les forgerons » (*épuisé*).
La Roue de saint Tupetu. Miracle en 3 actes. Bois de Raymond THOLLIERE.
Édition du Liborion, Dinan, 4, rue Paul-Sebillot.
Le Taureau de Phalaris. Comédie en 1 acte (*épuisé*).
L'Amour tel qu'on le parle. Pastiches. Bois de Raymond THOLLIERE. Éditions
Montaigne, Paris.

Michel GEISTDOERFER

IMAGES OUESSANTINES

Bois de Yves CRESTON



RIEDER

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1940

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays



I

OXYGIE !

TEL semble bien avoir été le poétique nom donné par Homère à la dernière île du continent perdue le long des rivages de la Gaule, aux Hespérides qui, pour les anciens, se confondaient avec les Champs-Élysées.

C'était la patrie des Agnantes, peuplade qui jeta le plus vif éclat dans l'ancien monde, alors que tous les États étaient encore dans l'enfance. Les Agnantes déjà — dit Théopompe — vivaient 330 av. J.-C. dans la mollesse « suite d'une longue civilisation ».

Située dans la contrée d'Ack ou d'Agineuse, Oxygie était la plus importante des Nesyades qui jouissaient d'une grande célébrité à cause de leurs prêtresses. Celles-ci prédisaient l'avenir, pouvaient se métamorphoser en toutes sortes d'animaux, soulever et calmer la mer, guérir les maux les plus opiniâtres et hâter le printemps par leurs chants mystérieux.

Si l'on en croit Plutarque, après Homère, Jupiter,

d'après une tradition locale avait emprisonné son père Saturne dans l'île d'Oxygie et lui avait donné comme garde le géant Oxygius ou Birarie qui avait aussi pour mission de garder la mer environnante, qu'on nommait à cause de cela la mer Saturnienne.

« Plusieurs voyageurs », dit Plutarque « ont vu, dans cette île, des génies et ont causé avec eux. Saturne lui-même y est couché et endormi dans l'antre profond d'un rocher aussi brillant que l'or. Jupiter au lieu d'une chaîne lui a donné le sommeil. Au-dessus du rocher on voit voltiger des oiseaux qui lui apportent de l'ambrosie dont l'odeur, qui semble sortir de ces rochers comme d'une source, remplit toute l'île d'un parfum délicieux. Saturne a pour ministres des génies qui le servent assidûment ; ils étaient ses ministres et ses amis dans le temps qu'il régnait sur les dieux et sur les hommes. »

Le P. Pezron va même jusqu'à dire qu'on parlait le pur celtique à la cour du roi Saturne et Tertullien remarque que ce prince avait toujours pris plaisir à s'habiller à la gauloise et utilisait notamment le manteau d'écarlate de Galatie.

A Saturne on offrait des victimes humaines, ce qui lui fit donner le nom de Moloch. Les pères lui immolaient leurs fils en jetant ceux-ci dans un brasier ardent ou en les enfermant dans une de ses statues enflammées.

L'île fut consacrée entièrement à Saturne, qu'on appelait aussi Esus, qui y possédait ses trophées et son temple et l'île prit même son nom en s'appelant Eusaff.

Les navigateurs tremblaient en approchant de ces côtes inhospitalières où se cachaient d'impénétrables sanctuaires et de redoutables divinités.

Le bloc rocheux du Stiff rassemblait les prêtres qui transportèrent d'Hyperborée à Délos le culte solaire. Bel Heol, dieu du soleil, a donné son nom à l'un de ses caps les plus dangereux.

D'autres savants à l'imagination puissante disent que le nom d'Huessa fut donné à cette île troublante en l'honneur du Dieu Hu, qui, suivant les traditions des Cimmériens « traversant la mer brumeuse, apporta la religion druidique aux Gaulois plongés dans les ténèbres du polythéisme ».

Et les druides d'Ouessant furent célèbres dans toute la Gaule !

Une vieille tradition conservée oralement jusqu'au commencement du siècle dernier par les pêcheurs de Cornouaille, rapportée par Cambry, donne même à Ouessant le nom de Thulé, l'île fabuleuse où les âmes s'en allaient après la mort dormir leur éternel sommeil. Les pêcheurs habitant la côte en face de laquelle elle était située, étaient parfois réveillés la nuit par un génie qui les emmenait avec lui jusqu'au rivage. Ils trouvaient là un bateau qui semblait vide et qui, cependant, enfonçait dans l'eau comme s'il eût été lourdement chargé ; la cause en était dans le poids des âmes qui l'emplissaient. Les pêcheurs prenaient les avirons et partaient pour l'île avec le génie. Là, les âmes

étaient comptées et interrogées par un autre Esprit invisible comme elles, qui les faisait débarquer.

Quand les pêcheurs sentaient à son poids que la barque était vide, ils s'en retournaient.

C'était cette Thulé odysseenne qui gardait après leur mort les corps des druides embarqués dans la baie des Trépassés...

Oxygie, Thulé... c'est la légende.

L'histoire elle-même d'Ouessant remonte aux temps où les Celtes furent refoulés par les Germains vers les mers occidentales.

Mais l'histoire est moins riche que la légende.



II

CHRIST MARIN

OUESSENT semble avoir échappé aux malheurs qui ravagèrent la Gaule : elle ne connut pas l'invasion des Goths, des Alains ni des Francs.

Les Romains y abordèrent-ils ? On trouve leurs traces sur tout le littoral de la pointe Saint-Mathieu à Kermorvan ; ils ont laissé des vestiges de leur passage à Beniguet et même à Molène.

Ils n'osèrent sans doute pas s'aventurer jusqu'à Ouessant malgré son importance.

Les saints navigateurs au contraire la fréquentèrent.

Leurs noms sont restés attachés aux chapelles ou aux calvaires de l'île : Saint-Guénolé à Feuten-Velen, Saint-Hilarion à Penn-Arland. Saint-Gildas et Notre-Dame-du-Bon-Voyage à Loqueltas, Saint-Pierre et Notre-Dame-de-l'Espérance à Penn-Arland, le calvaire de Saint-Nicolas au-dessus du Corce, rassemblent les Ouessantins chaque année pour le « pardon ».

Le grand saint Michel lui-même a donné son nom au point culminant de l'île.

Mais ce sont saint Gildas et saint Pol qui se disputent la reconnaissance pieuse des fliens.

Saint Gildas a ses fidèles et « aussi vrai », dit le chroniqueur, « qu'existe notre Sainte-Vierge, voici son histoire » :

C'était l'époque où les dieux sauvages et méchants régnaient encore sur l'île. En Irlande saint Gildas qui s'intéressait à Ouessant, s'en émut. « Il faut », se dit-il, « que j'aie à porter aux fliens la vraie vérité du Bon Dieu. »

Et il s'embarqua dans une auge de pierre qui flottait. Après avoir vogué tranquillement, il aborda sur la côte sud et sitôt débarqué se fit un prieuré dans la falaise.

Les Ouessantins ont retrouvé dans la pierre la trace de son lit, la marque de son pied et même la cheminée de sa cuisine.

Saint Gildas passait son temps à prier et à parcourir le pays.

« Un jour, ruisselant d'eau et mourant de faim, il entra dans une misérable cabane, habitée par deux vieillards, si vieux qu'il ne leur restait plus que la peau sur les os. Ils étaient au lit, rapprochés l'un de l'autre pour avoir moins froid ; mais, lorsqu'ils virent le saint, dont ils connaissaient la bonté et la charité, ils se levèrent de leur couche et la lui offrirent pour qu'il se réchauffât : ce qu'il ne manqua pas de faire pour ne pas leur causer de l'affliction. Sur sa partance, il demanda aux deux vieux ce qu'ils désiraient,

et ils lui répondirent que, s'ils pouvaient s'en aller en même temps de cette terre, ils seraient bien heureux. L'ermite pria tant et tant pour eux que, quelques jours après, s'étant couchés le soir dans leur lit, ils ne se réveillèrent plus. Ils s'en étaient allés tous les deux, la main dans la main, faire visite à Notre Seigneur Dieu et à Madame Marie.

Saint Gildas était bon comme une miche de froment, mais, pas plus de son vivant qu'après sa mort, il n'entendait qu'on lui manquât de respect. La chapelle, où l'on va en procession, le premier dimanche de septembre est un lieu de prières particulièrement vénéré avec sa fontaine ouverte dans un pré pour les dévotions des pèlerins. Il y a quelques années, l'oratoire était presque en ruines, un pêcheur commit le sacrilège de détacher des fenêtres quelques pierres de taille pour construire un abri à son bateau. Mais le pirate fut bien puni de son audace. Pendant que les autres barques, autour de lui, faisaient des pêches miraculeuses, il revenait, sans avoir seulement pris un pironneau. Il se décida alors à rapporter les pierres volées à la chapelle, et, à partir de ce moment, il recommença à faire des pêches de bénédiction. ♦

Comme on le voit saint Gildas n'avait pas très bon caractère.

Saint Pol n'était pas plus imprégné que lui de l'Évangile qui veut qu'on subisse les offenses sans esprit de vengeance.

En l'an de grâce 492, naquit en Bretagne insulaire, dans la province de Penohen (qui veut dire tête de bœuf en breton) celui qui devait bientôt devenir saint Pol, surnommé Aurélien. Dès son enfance, il donna des signes évidents de sa future sainteté. Il s'enflamma tellement dans l'amour de Dieu que tout enfant il résolut de quitter le monde, malgré son père qui désirait lui faire embrasser la carrière militaire. Entré pour faire ses études dans le monastère de Saint-Hydult en compagnie de Gildas le Sage, il y fit son premier miracle. A mer haute, l'eau entra dans la classe. Après s'être mis en prière, Pol et ses compagnons s'armèrent de bâtons et chassèrent la mer qui se retira et ne revint plus. Sur le terrain abandonné les écoliers semèrent du blé, mais malgré la garde de Pol, les oiseaux vinrent le manger. Mais, ce fut son deuxième miracle, Pol et ses compagnons, après s'être mis à genoux, purent grouper tous les oiseaux et les menèrent au monastère « comme un troupeau de brebis ».

Le besoin de solitude reprit Pol qui avait alors quinze ans et il se retira avec douze de ses compagnons sur les terres paternelles où il bâtit son premier monastère.

A vingt-deux ans, il fut consacré prêtre.

Le roi Marc, l'un des plus puissants rois de l'île, informé de l'admirable sainteté de Pol, le fit appeler pour recevoir de lui le baptême. Pol fit si bien qu'en deux ans les quatre provinces du royaume furent converties. Marc voulut faire sacrer Pol évêque, mais celui-ci refusa et commença à penser

à sa retraite. En ayant conféré avec Dieu par l'oraison, un ange lui apparut, lui commanda de s'embarquer avec ses confrères en disant qu'il serait guidé de Dieu en un pays où il ferait un grand fruit aux âmes.

Il toucha d'abord une contrée où sa sœur était abbesse et il fit là encore reculer la mer qui gênait l'abbaye. Puis ayant dit adieu à sa sœur et donné bénédiction à ses filles, il repartit, et ayant traversé la Manche d'Angleterre il prit terre, en l'an 517, à Heussa, éloignée de sept lieues de la côte du Bas-Léon.

Il y descendit avec ses douze disciples, ses parents et amis qui l'avaient suivi par dévotion, et quelques domestiques. Ils abandonnèrent leurs vaisseaux et s'avancèrent dans les terres. Après avoir visité toute l'île, Pol s'arrêta dans un endroit où il avait trouvé une fontaine au lieu qui se nomme à présent Lampaul.

Trouvant le pays propre à leur dessein, les moines édifièrent un monastère composé d'une chapelle et de treize cellules de gazon ; après y avoir vécu six mois, d'autres disent plusieurs années, Dieu leur commanda par un ange de s'embarquer derechef parce que ce n'était pas là le lieu où ils devaient s'arrêter. Pol obéit et se mit en mer longeant la côte de Léon de l'ouest à l'est sans perdre la terre de vue jusqu'au havre de Kernic où ils s'arrêtèrent et voulurent bâtir un nouveau monastère. Mais saint Pol eut révélation de quitter encore ce pays. Il alla un peu plus tard se fixer au lieu appelé aujourd'hui Saint-Pol-

de-Léon et que les Bretons appelèrent longtemps Kastel Pol, sans doute en souvenir du château d'antique structure où le saint, à son arrivée, rencontra comme garnison une laie allaitant ses marcassins, un essaim d'abeilles dans le creux d'un arbre, un ours et un taureau sauvage. Il chassa ces habitants qui vivaient pêle-mêle et en bonne intelligence probablement dans la forteresse gallo-romaine, aspergea l'antique enceinte d'eau bénite et en prit possession. Bientôt après, il construisit un monastère autour duquel la ville épiscopale du Léon ne tarda pas à s'élever.

C'est ainsi que nous est racontée par de pieux chroniqueurs l'évangélisation de saint Pol et c'est ce qui explique aussi que l'on retrouve en Bretagne aux trois endroits habités par le saint homme, trois Lampaul : le Lampaul d'Ouessant, celui de Ploudalmezeau et le Lampaul-Guimiliau au-dessous de Saint-Pol.

Malgré les enjolivures de la *Légende Dorée* saint Pol, s'il toucha Ouessant, n'y resta sans doute pas longtemps et si vraiment il y bâtit un couvent et une chapelle ces fondations n'eurent qu'une existence éphémère, bien que, selon des historiens dignes de foi, son monastère de Lampaul aurait subsisté jusqu'au x^e siècle.

D'après une légende ce serait un ange qui l'aurait invité à se réembarquer. Si l'on en croit une autre, il aurait quitté l'île parce que les cénobites étaient trop nombreux.

Il semble plutôt qu'il y fut assez mal reçu et qu'impuisant à réduire la sauvage indépendance des habitants, il

dut renoncer à sa mission assez rapidement et aller porter ailleurs la bonne parole.

Il est peu probable qu'il ait eu le temps de convertir les Ouessantins et d'abolir le culte des « faux dieux » car le temple de Saturne était encore fréquenté après le passage de saint Pol. Ce n'est pas en effet en quelques mois ni même en quelques années qu'on arrive à amener les Bretons à renoncer à leurs vieilles croyances.

Cette opinion est d'ailleurs confirmée par la tradition orale et voici ce que Luzel a pu recueillir des lèvres des fliens eux-mêmes, il y a une cinquantaine d'années.

« Les Ouessantins racontent que leurs ancêtres vinrent de Quéménès, une petite île du groupe des Molènes. Ils disent aussi, et en cela ils sont d'accord avec la tradition écrite, que saint Pol-Aurélien évangélisa, le premier, leur île, où il aborda, dans la première moitié du vi^e siècle, dans une auge de pierre, au lieu appelé aujourd'hui Port-Pol, qui est le principal endroit d'atterrissage. Autrefois, ajoutent-ils, la mer descendait plus bas qu'à présent, et nos aïeux affirmaient qu'aux grandes marées on pouvait voir encore à découvert l'auge de pierre du saint. Une vieille femme, nommée Marie Tual, et de qui j'aurai occasion de parler encore plus tard, me dit aussi que lorsque le saint descendit dans l'île il n'y trouva que des païens et des adorateurs des idoles. Il convertit la plus grande partie des habitants, avant de se rendre à l'île de Batz, et de s'établir enfin dans le lieu où est aujourd'hui la ville de

Saint-Pol-de-Léon. Cependant, il ne laissa pas de rencontrer à Ouessant bien des récalcitrants et des cœurs endurcis qui restèrent sourds à sa parole et le reçurent même quelquefois fort mal. Ainsi, lorsqu'il se présenta au village de Parluen, il y fut hué et poursuivi à coups de pierres. Force lui fut de se retirer ; mais il dit aux habitants de ce village qu'ils auraient de la peine à se procurer de l'eau. Et, en effet, jamais on n'a pu avoir ni fontaine, ni puits à Parluen, et il faut aller chercher de l'eau assez loin.

« Au village de Geniex, le saint homme ne fut guère mieux reçu ; mais, comme il ne se rebutait point des rires, des plaisanteries et des injures qu'il recueillait en échange de ses bonnes paroles, un forgeron sortit de sa forge, un fer rouge à la main, et courut sur lui. Il lui fallut fuir encore ; mais en s'en allant, il dit : « La gêne habitera toujours avec vous dans ce village. » Et il est vrai que c'est dans ce village que se trouvent les plus pauvres de l'île, et ils ont beau travailler et se donner de la peine comme les autres, ils n'ont pas de chance, rien ne leur réussit. »

Quoiqu'il en soit, saint Pol posséda Ouessant sinon temporellement du moins spirituellement. Lorsqu'en effet il eut assis, solidement cette fois, la nouvelle religion dans le Léonais, Chilpéric lui donna Ouessant en même temps que le pays qu'il venait d'évangéliser. Luzel estime même que les titres de propriété de saint Pol remontent à Judicael.

Car, à Ouessant, comme ailleurs en Bretagne, la foi est solide mais exigeante et le saint qui n'agit pas ou laisse

à désirer, qui devient méchant ou paresseux a bien des chances de perdre sa clientèle.

Le Christ, lui, dans les cœurs domine par sa pureté, mais il ne ressemble pas au Christ des terriens. Ici c'est le Jésus dont a parlé Mac Orlan, « crucifié sur une ancre avec à tribord le feu vert du mauvais larron et à babord le feu rouge de l'autre mauvais larron ».



III

L'ILE PROMISE

IL fut un temps, si l'on en croit les poètes, où les îles flottaient...

Aujourd'hui ceux qui les aiment doivent aller les chercher où elles sont ancrées.

Une île est toujours tentante pour celui qui travaille dans le bruit et la fièvre des grandes cités.

L'hiver, quand le ciel est bas et le vent froid, on l'entrevoit, en fermant les yeux, comme une terre promise et lumineuse.

Cependant, Ouessant a toujours été appelée Terre d'Épouvante ! Des dictons, des proverbes de la mer, des légendes et aussi d'authentiques récits l'enveloppent d'un voile tragique aussi épais que les brumes qui l'emprisonnent trop souvent.

Sur ces récifs à fleur d'eau qui s'échelonnent jusqu'à la côte, chaque année des navires perdus dans le brouillard,

entraînés par les courants, s'échouent et sont en quelques jours hachés par le flot.

L'archipel est un immense cimetière où d'innombrables bateaux dorment leur dernier sommeil !

Aussi les hommes du continent hésitent-ils à faire la courte traversée entre Le Conquet et l'île aux Crocs. Le terrible courant qui bouillonne au sud de l'île, le Fromveur, au nom tragique, qui signifie le Grand Effroi, apparaît comme une menace au moment où l'on doit toucher l'île, comme si celle-ci était encore jalousement défendue contre les contacts impurs par les dieux marins ! « Aujourd'hui, il fait beau », nous dit le capitaine, « mais un de ces hivers, nous y resterons sans doute, comme les autres ! »

La tristesse de l'île et la crainte qu'elle inspire ont rejailli sur les Ouessantins et surtout sur les Ouessantines.

Lorsqu'après avoir quitté Le Conquet les lignes de la « grande terre » déjà s'estompent et que disparaissent, au sud, l'île plate et longue de Beniguet, Quemenez et plus loin Trielen, Molène si parfaitement harmonieuse avec ses élégantes silhouettes et ses côtes verdoyantes glissant en pente douce vers les rives, Ouessant apparaît, masse lourde et bleutée, comme une forteresse solitaire allongée et plate, telle une immense table où l'on sacrifierait encore au dieu Océan.

Si les vents soufflent mollement de l'ouest ou du sud-ouest, le bateau entre dans la baie du Stiff par la côte est ;

le voyageur prenant immédiatement contact avec les plus imposantes falaises de l'île doit gagner Lampaul par le chemin de terre.

Quand le temps le permet, le bateau, passant au sud de Banec et Balanec, s'engage dans le fameux courant du Fromveur, frôle le phare de Kéréon. Pour peu qu'à ce moment le vent s'oppose à la marée, les masses d'eau se lèvent et roulent le bateau jusqu'au phare de la Jument qui surgit bientôt dans sa solitude fière et tourmentée. Il double ensuite la pointe de Porzdoum et tournant vers le nord va toucher Lampaul au fond de sa baie en laissant, à gauche, le « tas de pois » rocheux du Corce qui balise fortement le milieu de la baie. La patte de crabe que forme l'île vient de vous prendre dans ses pinces ! A ce moment les rochers qui dominent la cale empruntent leur grâce aux fliennes venues pour attendre le bateau : Lampaul apparaît, avec son groupe de maisons dominées par le fin clocher de l'église, flanquée à sa droite d'une vaste plage de sable fin, une villégiature aimable comme en offrent de nombreuses baies bretonnes.

Le déjeuner à l'hôtel encombré de convives, d'excursionnistes pressés et bruyants, heureux d'avoir terminé à si bon compte une redoutable traversée, n'apporte encore aucun attrait nouveau.

Les premières impressions commencent lorsqu'ayant gravi une des petites rues raides et tortueuses du bourg on atteint un des points de la côte. L'île se présente comme

un plateau sans perspective sur lequel seraient posées des maisons basses, à l'ouest la tour du Créach, haute et cerclée de noir, à l'est, sur la hauteur, le phare du Stiff blanc, large et court.

Bientôt les petits moulins apportent la légèreté de leur silhouette avec leur tête pointue, leur corps rond et annelé, leur longue queue rasant la terre et leurs ailes tendues, libellules clouées au sol mais dressées pour braver encore le vent.

Ils résistent difficilement au temps, à l'ingratitude et au progrès. Les trois frères qui montaient encore, l'année dernière, la garde sur le tertre de Loqueltas ont disparu, mais nous avons encore retrouvé cet été, toujours aussi vaillant, notre voisin de Ty-Cran à Frugulou.

Les moutons attachés deux à deux par une longue corde, à proximité d'une étoile de pierre leur servant d'abri brouettent paisiblement l'herbe rare.

Des maisons basses, grises ou blanches se sont dispersées sur toute l'île en grappes plus ou moins compactes avec leurs étables, leur cour et leur fumier, entourées parfois d'un mur de pierres sèches.

La lande douce et verte conduit vers le sud-ouest à la pointe basse de Pern, impressionnante comme Carnac avec ses pierres levées et ses nombreux « goastidous » et par ses rochers sombres, chaotiques et déchiquetés, rappelant les côtes du Finistère, de Jersey ou d'Angleterre, qui subissent les assauts de la mer par l'ouest. L'Océan, jusqu'alors

maître unique, s'acharne furieusement sur le premier obstacle qu'il vient de rencontrer.

Vers le Stiff, la lande haute s'élève jusqu'au phare, chargée de courts ajoncs dont le jaune domine le bleu de la mer. La falaise y est à pic et d'une beauté imposante et solennelle. Pas une silhouette ne vient rompre la pureté de sa ligne. La petite presqu'île qui sépare la baie en deux ressemble à un grand crocodile pétrifié... De la hauteur les barques apparaissent comme des coques de noix ballottées et fragiles.

La côte sud a un gazon doux et glissant, mêlé de touffes de fougères ou d'ajoncs vigoureux encadrés de petits murs dont la pierre argentée de mica brille au soleil. La côte, ici, plus fragile, cède à la mer qui y creuse des failles profondes et étroites où s'accumulent les débris rocheux que les flots roulent furieusement. Autour des baies riches en algues qu'elle a arrachées au continent, l'eau y a une transparence lumineuse.

Au nord, la côte s'affaisse et laisse apparaître des rochers bas ; des grottes s'y creusent autour de la pointe de Calchrah et de la baie de Beninou en petits fjords profonds, puis elle va s'élever jusqu'à la pointe de Cadoran. Devant elle, l'île de Keller, triste et uniforme, se détache comme un rempart, défendue par le terrible courant du Fron Rus qui coule à ses pieds.

A Lampaul on n'entend guère que l'écho d'un piano mécanique qui, de ses cordes fatiguées par l'âge et l'air

marin, évoque les refrains à la mode au temps des coloniaux ou les polkas russes de l'Alliance. Hors de Lampaul, le cri aigu des oiseaux de mer vrille le silence ou de loin en loin les bêlements des moutons répondent à l'appel des vaches qui s'imaginent qu'on les oublie. Dans le marais qui s'étend entre le bourg et Penn Arland, ces plaintes prennent dans le crépuscule un accent poignant.

Aux temps des battages c'est sur l'aire le claquement des fléaux. En même temps que les cris de bête c'est parfois la trompette aiguë du boulanger parcourant l'île dans sa petite voiture.

Le plus léger nuage, le grain qu'il enferme, rendent, en un instant, l'île d'une tristesse accablante. Au moindre vent d'ouest, la mer monte à l'assaut des grands rochers de Créach...

Île d'Épouvante ? Oui, l'hiver quand l'Océan fume sur les roches et frappe les rocs cyclopéens de Pern comme des enclumes et que les bateaux se perdent.

Alors, l'anxiété et la mort semblent tourbillonner autour d'elle avec des ailes neigeuses, frôlantes et silencieuses.

Dans le brouillard, les bateaux ivres, les vaisseaux fantômes se silhouettent, prêts à se jeter sur les écueils. La brume aveugle tout, l'éclat des phares se noie dans cette muraille implacable. Seul, le meuglement régulier et déchirant de la sirène de brume suffoque.

Bientôt un « soleil de lune » apparaît derrière la voile qui recule devant un souffle mystérieux. Et, tout à coup,

c'est de nouveau l'Espoir, la Vie. Calmée, l'île renaît sous la pure clarté. En juillet le soleil moire la mer immobile sans rides, les mouettes sèchent leurs plumes, les scarabées bourdonnent, l'air est tout embaumé de l'odeur des foins coupés.

L'île intacte est d'une beauté sereine au soleil couchant. Ses couleurs et ses lignes ont des teintes de pastels dans la poussière lumineuse et, lorsqu'on descend du Stiff, Lampaul apparaît sur le bleu épais de la mer comme une ville engloutie dont le clocher seul émergerait.

Six hommes aux cirés rouges viennent, à la fin de la soirée, sur la pointe de Pen-ar-Roch, chercher leurs filets séchés. Ils l'enroulent autour de leur cou, comme une lourde écharpe de pourpre, puis lents et rythmés ils s'ébranlent à la file indienne jusqu'au bateau sommeillant dans le port.

Tout retourne à l'immobilité.

L'île d'Épouvante a disparu. Ouessant est redevenue l'île du Silence, de la Lumière et de la Paix.

Elle somnole et s'étend comme une lionne au soleil.



IV

L'ILE NUE

OUESSANT, ce n'est ni la mer, ni le ciel, ni la terre, c'est un point, un point solide dans l'infini, étincelant sous le soleil, tout ouaté de brume le plus souvent, au milieu de l'océan et des embruns...

C'est l'île nue, vierge, avec des habitants qui ne sont, heureusement, que des parties d'elle-même...

Elle n'a que peu de souvenirs : ceux qui lui en découvrent prennent les roches pour des cromlechs et des abris de moutons pour des tumulus.

Elle n'a pas de passé sensible et elle ne pourra avoir d'histoire dans l'avenir parce qu'elle échappe à l'observateur, au psychologue et bien plus encore à l'historien.

Il s'y déroule comme dans les îles de terribles drames, la pensée s'y exalte sans s'extérioriser ou si elle s'y extériorise elle éclate si farouchement, si monstrueusement, qu'accablé, l'être écrasé se tait, parce qu'il se sent impuis-

sant en face de toutes les forces de la nature. Les amours et les haines y sont extrêmes, et cependant invisibles.

Si dans l'homme c'est le principe de vie qui domine, peu importe. Mais malheur à lui, s'il a quelque mal à vif ou en secret : l'île le creusera à l'endroit sensible comme un collier fait saigner sans cesse la blessure qu'il cache, alors une terrible et impitoyable fatalité s'appesantira sur lui.

Depuis l'œuvre de Savignon qui a fait un reportage sur une épidémie locale, depuis la « Mer » de Kellermann qui n'est presque pas ouessantine, rien de juste n'a été écrit sur cette île troublante. Naturellement il s'est trouvé quelques fantaisistes qui, après y avoir passé quelques jours, ont publié à l'aide de documents inexacts ou périmés, des ouvrages sur Ouessant d'une puérité telle que l'Académie française s'est empressée de les couronner.

Même à ceux qui y ont vécu souvent et depuis longtemps en gagnant légitimement la confiance des îliens, la vie d'Ouessant échappe ou ne se révèle que par éclairs presque insaisissables.

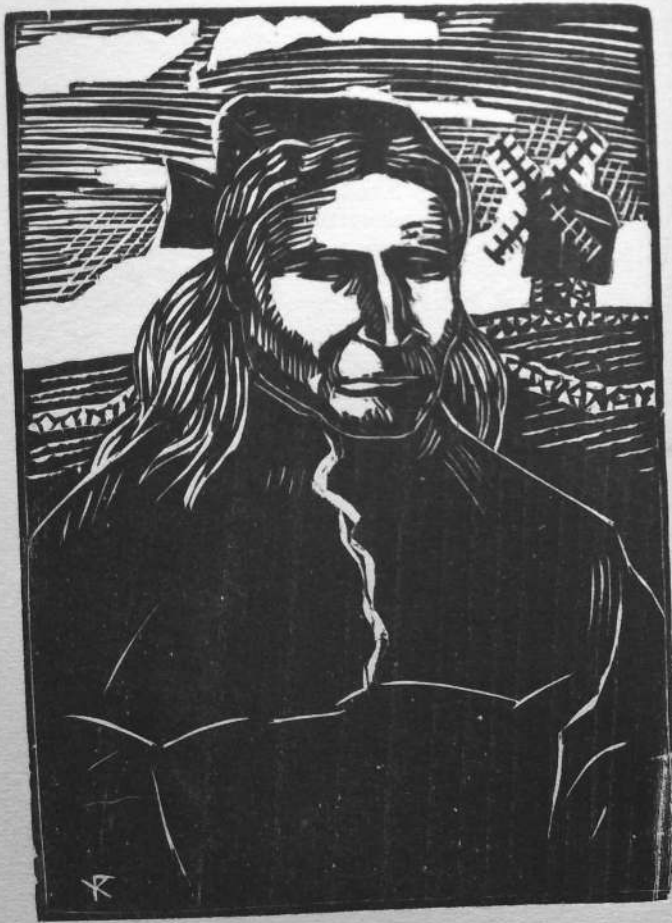
On sent l'île, on s'en imprègne, on a l'intuition de ce qui s'y passe dans les maisons, derrière les fronts... L'homme sous ce climat ne réalise même pas lui-même ce qui est exactement en lui, dans l'abîme de la conscience.

Tout ce que l'on peut dire c'est qu'il y a ici deux vies, l'une qui n'est qu'apparente, et l'autre, la vraie, impénétrable et invisible...

Les superstitions inavouées y étirent les âmes et le

souvenir de mystérieuses apparitions reste gravé dans les mémoires.

La vie profonde de l'île est, en réalité, shakspearienne et seules sont à son échelle les extraordinaires légendes, aussi tartares que ouessantines, que Luzel a autrefois recueillies et que j'évoque plus loin.



V

NÈNE, LA FEMME MARIN

Nous venons de conduire à sa dernière demeure, dans le petit cimetière d'Ouessant, un marin comme il y en a peu ; ce marin s'appelait Marie-Madeleine-Eugénie Tual, et allait le quatorze décembre atteindre sa soixante-quinzième année.

Tout le monde, même hors de l'île, la connaissait sous le nom de « Nène ».

Entre eux, les liens lui avaient donné un surnom plus imagé : ils l'appelaient (en breton) le « matelot fendu ».

Elle était devenue une petite vieille, minuscule, résorbée, au visage farouche, ridé et bruni, comme taillé dans un marron, les lèvres et le menton poilus ; elle était assez déguenillée et ne manquait pas de pittoresque quand elle mettait, l'été, contre le soleil, son grand chapeau d'homme qui l'écrasait.

Les courants de Bahaul ne l'ayant pas engloutie, on l'a trouvée, morte, un matin, dans son lit : c'est la fin simple,

solitaire, qu'elle désirait, sans témoin, le retour direct à l'infini... et pourtant, elle ne nous aura pas quittés sans emporter quelques fleurs.

Couchée sur sa table ouessantine longue et étroite, revêtue de son costume et de sa coiffe, les mains jointes entre deux cierges, veillée par les siens, la mort avait fait d'elle une gisante sereine et déjà pétrifiée, en lui rendant, dans sa parure funèbre, la jeunesse et l'élégance.

Dès qu'elle tint « deboutte » solidement sur ses jambes (à douze ans), elle embarqua avec son père, pêcheur de homards, de langoustes et de congres dans la sauvage baie du Stiff. Jamais elle ne quitta son île si ce n'est une fois pour aller à Brest revendiquer ses droits de propriété qu'on lui contestait injustement. Son père, mort en 1906, son frère, noyé, elle navigua avec son beau-frère, puis seule, car jamais elle ne se maria ; elle resta toujours chaste, farouchement : « Non, non, non, jamais mariée, jamais un bon ami. Non. Rester à la maison ? Non, non, non. Moi gagner mon pain toute seule. »

Et toute seule, en effet, elle arma le *Marie*, le bateau paternel, allant fouiller tous les coins de l'archipel et loin en mer, à six ou sept milles. Devenue vieille, elle dut se contenter d'une petite plate, presque ronde, de trois mètres de long portant son nom, *Nène*, que les Ponts et Chaussées lui rafistolaient sans cesse, quand la mer, qui ne pardonne pas dans les baies foraines d'Ouessant, l'avait mise à mal.

Elle était de pierre et de sable. Insensible, elle n'aban-

donnait sa solitude que pour parler à ses moutons et à son chat, car (ce qui éclaire son étrange for intérieur) elle aimait les chats et lorsqu'elle venait à la maison elle avait un geste aimable pour le nôtre qu'elle aurait aimé caresser. Cela m'a toujours paru une manifestation exceptionnelle de son caractère, prévenu, farouche et fier, forgé au seuil de l'abîme où tous les préjugés humains sont volatilisés pour ne laisser de place qu'à la pensée.

Il y a six ans, Nène allait encore, par tous les temps, relever les casiers au pied des falaises où les courants de sept à huit nœuds creusent des rapides écumants entre les roches !

Mais l'âge implacable, le travail épuisant qui est celui des marins, finirent par lui imposer la vie à terre et elle dut, en maugréant et en multipliant ses jurons familiers, rester à « sec », comme sa plate, avec ses moutons...

Bien qu'elle ait été, à certains moments, inscrite au rôle, car son père avait fait les versements pour elle — n'était-elle pas un vrai marin ? —, l'Administration, appliquant les règlements, lui refusa pension et secours.

Elle n'arrivait pas à accepter ce refus injuste et blessant pour son amour-propre.

Quand les touristes, curieux, venaient la voir et semblaient s'intéresser à elle : « Ah, oui », murmurait-elle avec mauvaise humeur, « encore des journalistes, ils sont bons pour mettre mon gueule dans leurs journaux, mais, moi, jamais ma pension, et pourtant, je l'ai gagnée. »

Cependant un homme de cœur, devenu depuis directeur d'un des plus importants services de la Marine marchande, se trouva un jour, en 1933, sur sa route et lui fit accorder un « secours » et, grâce à lui, Nène ne connut pas la misère de trop de vieilles gens. Elle avait alors soixante-douze ans et cinquante-huit ans de navigation.

Sa petite maison était à son image : sur une cour carrée entourée de murs bas, une porte étroite et une fenêtre minuscule, entre les deux, une véronique lui ressemblant, toute tordue, toute rabougrie par le vent, à deux pas, dans la lande, son jardin, un enclos de quelques mètres entouré de pierres sèches auquel naturellement, instinctivement, elle avait donné la forme de sa « plate ».

L'intérieur de sa maison ressemblait à une cabine de bateau ; un couloir donnait accès à l'unique pièce : à gauche, une armoire complétée par un lit clos, en face, un âtre étroit fait de quelques pierres, et le vaisselier ; à droite, la table ouessantine scellée sur le mur, en face la fenêtre ouvrant vers le sud. Sur les murs, de nombreuses images de piété ou des réclames. Le plafond était tapissé de journaux pour éviter le froid ; elle accumulait chez elle tout ce qui lui restait de ses engins de pêche et aussi ce qu'elle avait trouvé sur les grèves ou sur les épaves, car souvent elle était allée, au péril de sa vie, avec les « sauveteurs » ; mais elle vendait sa part de butin pour acheter de quoi satisfaire ses deux passions : le tafia et le tabac.

Elle aimait avant tout le tabac et si l'on en croit ceux

qui l'ont connue dans sa jeunesse, elle commençait par le chiquer, elle le fumait ensuite et le prisait enfin en cendre, mélangé avec du tabac frais en poudre.

Elle n'avait guère comme luxe que des boules de chalut amenées par les courants ou de vieilles ampoules électriques qu'elle collectionnait et pour lesquelles elle avait une prédilection.

Sa demeure était accroupie en contre-bas du sémaphore et du phare, à l'entrée du petit village du Stiff. Il y a une semaine encore, elle venait nous voir presque chaque jour. Même quand le temps était douteux, elle parcourait courageusement, à petits pas, les huit cents mètres de lande qui la séparaient de notre maison, pour venir nous apporter des vivres.

Je l'ai souvent observée : avant de s'éloigner, elle s'arrêtait au haut de la falaise et contemplait longuement la mer ; elle fixait les lieux de ses exploits d'antan, et son esprit était balayé par les embruns du passé. Parfois je l'enlevais à sa rêverie :

« Eh bien, Nène, la mer n'est pas bonne aujourd'hui ?
— Beau temps, ça, beau temps. »

Pour un peu, elle aurait pris une des barques du port pour pêcher comme autrefois. Je la laissais à ses réflexions, perchée, immobile, au-dessus des rochers de Bahaul, comme un cormoran perdu dans la contemplation du large sous le soleil de midi.

Depuis quelques années, son cerveau s'était fatigué et

ses idées s'étaient un peu embrouillées, mais lorsqu'elle était « en train », le soir, elle divertissait encore le voisinage par ses récits, moitié français, moitié breton, où elle évoquait les souvenirs de l'ancien temps, les belles pêches et aussi les grands naufrages du Stiff, car elle connaissait exactement l'emplacement des épaves et, souvent, elle donna aux marins d'utiles indications.

Elle était rude, exigeante et dure pour les jeunes.

Elle, elle sortait par tous les temps ! Même lorsque le vent du nord-est drossait les canots sur les brisants. Elle voulait voir toujours les bateaux dehors.

« Nondeguieu, les oiseaux c...rottent sur la mer, les hommes, les feignants, ils n'osent pas sortir ; tous à terre. »

Nène nous donna une nuit, une preuve éclatante de la vie mystérieuse de l'île...

Nous l'avions quittée l'après-midi, immobilisée et geignarde dans sa petite maison. « Ça ne va pas trop », disait-elle. Et ses proches nous avaient même dit leur inquiétude avec des hochements de tête qui annoncent la fin des êtres déjà touchés par la mort...

Impressionnés nous-mêmes, nous la quittions pour aller à Loqueltas manger du far ; vers onze heures du soir nous regagnions notre demeure et montions à pied la côte du Fort, proche du bourg.

J'ai sur Ouessant des idées simples et claires. J'ai dit qu'elle était à peu près impénétrable. Il y a l'île qu'un

passant, même familier, voit et croit pouvoir raconter. Et il y a celle qu'on ne voit pas, la vie que les liens, comme c'est leur droit, se réservent, qu'ils cachent parce qu'elle ne regarde personne, qu'eux-mêmes.

La nuit était claire sous la lune pleine et silencieuse et nous nous laissions pénétrer par cette sérénité de la fausse mort ouessantine. Bientôt en face de nous, au milieu de la route, nous aperçûmes deux ombres indéfinissables. D'abord ce fut irréel comme une vision de l'au-delà, puis j'eus l'impression de voir apparaître (car les ombres qui nous croisaient, avançaient sans parler), ces lavandières de nuit qui hantèrent l'esprit de Yann Dargent et se projetèrent sur ses toiles. Mais il n'en était rien : les deux ombres mêlées se précisaient ; une femme petite, voûtée, en proie, semblait-il, à un démon intérieur, une sorcière mue par une force extraordinaire, entraînait par le bras un grand homme, droit, inconscient, endormi, qui ne semblait pouvoir résister à l'emprise, à l'envoûtement de la sorcière.

Ils passèrent ainsi silencieux, à côté de nous comme si nous n'avions pas été là, sans nous voir, sans avoir conscience qu'il y avait à ce moment, sur la terre, autre chose qu'eux-mêmes.

Figés, nous nous arrêtâmes pour les laisser passer, nous demandant si nous étions la proie d'une hallucination, essayant en vain de réaliser ce que nous découvriions.

La sorcière qui entraînait ainsi irrésistiblement vers le bourg, à cette heure, à trois kilomètres du Stiff, cette

grande ombre jeune et docile, c'était Nène, la Nène grabataire que nous avons quittée l'après-midi.

De quelle passion était-elle à ce moment la proie ? Quel désir démoniaque avait pu ainsi la transformer, lui donner cet élan dominateur ? Pourquoi dans cette nuit cet accouplement monstrueux et cette ivresse partagée...

C'est le secret de Nène, c'est le secret d'Ouessant, d'où la nuit tombée, sans bruit... les ombres imprévues..., invraisemblables... inexplicables surgissent...

Mais, à la mi-août, cette année, Nène n'est pas venue à la maison... elle n'y est plus revenue.

Ce matin, nous l'avons accompagnée pour la dernière fois en suivant le sentier qui va du Stiff à la route de Lampaul. On a chargé son cercueil dans une petite charrette anglaise verte tirée par un cheval brun, seules couleurs claires dans ce cortège sombre et uniforme.

Ses parents lui ont fait « dire » une belle messe au milieu du silence et de l'immobilité respectueuse qui ressemble si peu aux offices mondains et tumultueux de nos grandes villes.

Les quatre Ouessantines qui conduisirent son cercueil de l'église au cimetière n'eurent que cendres légères à porter. Depuis longtemps la mer l'avait reprise peu à peu, car, de tout temps, Nène a appartenu à la mer. Jamais elle ne la quitta. Rien ne l'en avait arrachée. Rien ne l'en arrachera.

Renan disait que certainement, comme il l'avait

demandé, il reviendrait souvent rôder dans le corps d'une grande mouette autour du clocher de Saint-Michel de Tréguier ; l'âme simple de Nène, elle aussi, continuera, comme les grands goëlands gris de Gouent-meur, à tourner autour de Men-Corn ou à planer sur les roches de Penn-Arland.



VI

JULES LE CHIEN DU BORD

IL naquit à Ouessant, produit du hasard, dans une épicerie. Sa destinée flottante était écrite au grand livre du destin. A trois mois on l'embarqua sur l'*Enez-Eussa*.

Un chien de bord ne peut avoir qu'un nom d'homme, sinon un état civil. Le capitaine l'appela Jules.

Et depuis Jules est là, c'est un fait. Plus qu'un fait.

Depuis sept ans il fait partie de l'équipage. Il est presque inscrit au rôle. S'il ne l'est pas, c'est une injustice de plus.

Ses ancêtres sont inconnus. Il est mâtiné cela va de soi. Il n'est ni le commencement, ni la fin d'une race. Il est une personnalité originale.

Il n'a pas le poids d'une hérédité aux exigences impérieuses, une spécialité dominatrice. Il y avait en lui un tas de qualités latentes et personnelles, confuses que la vie a dégagées et mises en valeur selon les besoins. Intellec-

tuellement il s'est donc facilement et complètement adapté à sa profession.

Il a de l'épagneul. Il a surtout du terre-neuve la taille et l'allure générale, l'on peut donc dire qu'il avait inné le goût de la mer.

Il n'a pas de couleur précise. Est-ce que le poil marin peut se permettre d'en avoir une quand il est celui d'un chien, bourlinguant sans cesse sous le soleil et dans les embruns !

Ce que la mer a bien voulu respecter c'est une teinte vaguement noire : le museau et l'intérieur des cuisses sont dédorés. Il a une queue courte et fourrée de renard argenté.

Dans toute l'acception du terme il est maritime ; il est né ainsi car on ne le devient pas, quand on n'a pas ça ancré dans le cœur, dans l'estomac, dans les entrailles.

Jules sait comment on doit vivre à bord, et à terre ; quelles sont les belles joies de la mer, ses dures nécessités, les mauvais moments, les obligations dominantes contre lesquelles on ne peut rien.

Il connaît ses devoirs vis-à-vis de l'équipage, vis-à-vis du bateau, vis-à-vis de lui-même enfin.

Naturellement la question de l'ordinaire ne l'intéresse que parce qu'il faut manger pour vivre : il mange comme il peut, il ne se trompe évidemment pas lorsque le mousse apporte les plats, parce que son odorat durci par le vent du large lui permet encore cela ; on ne lui donne guère que de la cotriade, ce qui d'ailleurs lui importe peu.

Mais parlez-lui de la traversée entre Brest et Ouessant en touchant Le Conquet et Molène.

Cela c'est son affaire ; c'est sa raison d'être ; sa raison de vivre.

C'est sa vocation, son bonheur.

Il a bien aussi quelques puces auxquelles il doit régler leur compte.

Le voilà étendu au soleil sur la passerelle ou sur le pont. C'est l'heure exquise. Les forces et les espoirs renaissent devant les oublis nécessaires...

C'est naturellement à l'endroit qui convient. Il n'y en a pas plusieurs ; il n'y en a qu'un, sous le vent, derrière un banc de la passerelle ou un tas de cordages lovés, en face le capitaine qui est à la barre et pour lequel il a plus que de l'admiration.

Il sait ce qu'est l'amure et comment il convient d'en changer.

Lorsqu'il pleut, il s'abrite ; par temps de brume il se couche : il a l'air d'un chien noyé.

Marin, il ignore les manifestations tapageuses et il est impossible de savoir ce qu'il pense, s'il est inquiet ou paisible. Il ne dit que les choses essentielles.

Un touriste, un inconnu ou même un habitué de l'équipage peut l'appeler, ou le flatter, il ne répond pas, lève à peine les yeux quelques secondes avec un air qui n'est même pas du mépris mais de la pure indifférence (pourquoi répondrait-il ?) ; tout cela ne signifie rien. Puis il continue...

Il se rendort. S'il a une mission à remplir il se rend avec décision et tranquillité à l'endroit du bord où il a à faire sans répondre à ceux qui l'appellent. Il n'a besoin de personne pour le commander : il connaît son service.

Il a cependant une petite faiblesse : un inconnu peut l'« avoir » pendant quelques secondes avec un biscuit ou un morceau de sucre ; alors il reste devant le donateur et attend sans manifester avec un petit air triste et implorant. Mais cela ne dure jamais longtemps.

Il est sobre et courageux : il fut blessé un jour à la patte babord avant mais il n'interrompt pas son travail pour cela. Seul le bosco a des droits sur lui et Jules aime à l'accompagner dans ses manœuvres : il le suit le nez derrière ses sabots, la queue agitée fièrement ; c'est seulement pour lui qu'il a de la reconnaissance ; pour lui tout ce qu'il a dans le cœur de tendresse s'exhale. Pour Jules vraiment les yeux sont le regard de l'âme.

Les commandements ? Il sait l'heure du quart et celui des mouillages.

Le sifflet.

Les bruits de sabots sur le pont et sur l'avant du bateau.

La manœuvre de la vedette qu'on met à l'eau pour aller chercher les passagers aux ports.

Calme et doux le jour, il devient féroce pendant son service de nuit.

Personne en dehors de l'équipage ne peut circuler sur le

bateau. Il dort toujours au même endroit mais reste vigilant et malheur à celui qui voudrait forcer la consigne.

A ce moment il est le maître, c'est lui qui a toute la responsabilité.

Une nuit un marin nouveau voulut embarquer.

Jules l'ignorait. Le marin n'avait pas le mot de passe, le mot magique « Jules ».

Jamais il ne put monter à bord, Jules aurait exécuté sa consigne : « Au large » ou « la mort ».

C'est à la manœuvre, à la surveillance de l'ancre qu'il est spécialement affecté, c'est-à-dire à la sécurité des mouillages et des escales.

Il opère donc surtout au Conquet et à Molène et à l'arrivée à Lampaul, mais il ne manque jamais à la manœuvre.

Qu'il pleuve, qu'il vente, sans que rien ne puisse l'arrêter, dès que l'*Enez-Eussa* prend la direction de l'est pour entrer dans le petit port du Conquet ou celle du sud pour doubler le phare de Molène, Jules qui sommeille sur le pont s'éveille, s'étire et descend avec une sage précipitation de l'avant du bateau à son poste. Il y a parallèlement sur l'avant les chaînes enroulées, celle de tribord et de babord, qui commandent les deux ancres.

Quelle est celle qui va être mouillée ?

Cela, il l'ignore, cela ne le regarde pas, c'est l'affaire de son commandant, le bosco. Ce qui est certain c'est qu'il faut qu'il soit là. Il y est avant même l'homme de manœu-

vre. Il a l'impression que le vent venant de babord c'est l'ancre de babord qui va être utilisée.

Il attend. Bientôt le mousse vient prendre le pilon pour faire manœuvrer le guindeau où la chaîne est enroulée.

Jules est prêt.

La vapeur commence à fuser de l'embrayage.

La grosse chaîne rouillée est libérée et entraînée par le poids de l'ancre : les maillons filent et vont vers le fond.

Alors, Jules fait ce qu'il a à faire : les oreilles dressées, il surveille l'opération ; il court du guindeau à l'étrivier en aboyant ; il s'assure que la chaîne file régulièrement et que les maillons se placent comme il faut ; il aboie sans cesse pour la faire descendre. La manœuvre s'achève : le nez dans l'étrivier il regarde si la chaîne descend bien...

Enfin l'ancre est au fond : elle ne dérapera pas...

Simplement, dignement avec la satisfaction du devoir accompli, il regagne son poste ou retourne à sa rêverie.

Si c'est Ouessant, brusquement, la queue droite et plein d'entrain, il saute le premier dans la vedette et va directement rejoindre ses amis de l'île.

A l'arrivée et au départ il est le premier prêt à babord ou tribord. Il sait aussi où est le sabord : il est dans la vedette avant même qu'elle accoste et quand il faut réembarquer il a bondi sur l'*Enez-Eussa* avant même les matelots.

Les tempêtes ou les courants du Four ou du Fromveur rendent déjà la vie assez difficile pour qu'on se donne

encore inutilement du mal. Il faut faire l'effort, juste mais mesuré, économisé. Aussi Jules se met à l'eau seulement quand il le faut pour les besoins du service : c'est à lui en effet d'assurer le débarquement des vaches ou des cochons qui doivent regagner la cale à la nage. Jules les dirige en flanc-garde ou en arrière-garde et les maintient dans le bon chemin. Arrivé au port il remet les bêtes à un homme de l'équipage : pour l'instant sa mission est terminée.

Il salue par politesse « l'amiral », qui délivre les billets, dans sa guérite sous le hangard et va immédiatement voir ses amis : il ne fréquente que les clients. Les intérêts de la compagnie sont ses intérêts. Il va donc voir Malgorn et Creach, qui assurent à chaque voyage le fret de l'*Enez-Eussa*, les seuls qui soient dignes d'être assimilés à l'équipage. Il n'a pas d'autres relations : il voit peu son frère Mousse », un terrien.

Il reste au moment du départ en liaison même de loin avec son bateau. Entend-il la sirène qui annonce le départ, même s'il est très occupé, ou s'il a encore une visite à faire, il s'arrête, dresse l'oreille et file immédiatement à la cale.

S'il arrive trop tard pour des raisons indépendantes de sa volonté, il sait se débrouiller. Il attend que le frère voilier de l'*Enez-Eussa*, le *Molenez* qui fait, lui, le service des marchandises vienne à son tour au port. Dès qu'il en repart il s'embarque et rejoint le vapeur à la prochaine rencontre.

Il n'est jamais puni : on le connaît.

Il est là pour le bateau et il est esclave de ses devoirs
comme il entend qu'on respecte ses droits.

L'autre jour j'ai eu une émotion.

Jules n'était pas à son poste en arrivant au Conquet.

Inquiet je suis allé sur la passerelle et j'ai demandé
au capitaine Penaud :

« Est-ce que Jules est malade ?

— « Non, non » m'a dit le capitaine, « il est en bordée ! »

Jules ne serait pas un vrai marin s'il ne tirait pas de
bordées.

Il fait tout cela depuis cinq ans, il a ça dans le sang.

Il le fera jusqu'à la fin de ses jours.

Et si la dure traversée d'Ouessant lui permet de mourir
de sa belle mort, on le trouvera un matin raidi sur le gaillard
d'avant.





VII

LA FÊTE DU COCHON

LE jour où l'on « tue le cochon » est toujours dans les fermes un événement considérable. A Ouessant, il y a quelques années, on le fêtait d'une façon très originale : la nouvelle connue dans le bourg, un ami de la famille allait jusqu'au seuil du bien heureux voisin tout occupé encore à découper l'animal et devant la porte fermée déposait un sac d'étoffe ou de dentelle, souvent de très belle qualité, où était épinglée une lettre plus ou moins plaisante. Il devait s'acquitter de sa tâche sans être reconnu. Aussi dès qu'il l'avait achevée, il cherchait, soit à fuir, soit à enfermer chez eux les propriétaires de la maison, mais le plus souvent ceux-ci sortaient et le poursuivaient pour le reconnaître et le saisir et c'était dans le village une course folle, l'inconnu allant, plutôt que d'être découvert, se cacher dans les endroits les plus extraordinaires. S'il était pris, le maître du cochon l'obligeait à entrer chez lui.

On faisait un repas pantagruélique, mais pour celui qui avait apporté le sac ce banquet était une humiliation, puisqu'en définitive c'était « en vaincu » qu'il y prenait part.

Aujourd'hui cette cérémonie s'est un peu simplifiée, la dureté des temps en est la cause. Autrefois le sac qu'on offrait avait une grande valeur, il était fait de tissus souvent les plus riches, rapportés d'Extrême-Orient ; on y ajoutait d'énormes flots de ruban de toutes les couleurs : il était d'usage de rendre ce sac à celui qui l'avait déposé lorsqu'on arrivait à le découvrir, mais on le gardait dans le cas contraire.

Cet objet de prix a été de nos jours remplacé par un branchage où on accroche des sacs de bonbons, comme à un arbre de Noël et auprès duquel on place des bouteilles de vin. On a diminué ainsi les risques...

« Prosper était cependant un cochon qui ne ressemblait pas aux autres cochons », me dit un matin Polyte. Si, en effet, le Dieu des basses-cours l'avait fait naître sous d'autres cieux et dans un pays privilégié où les cochons savants font fortune, il eût été la vedette des grands cirques et le roi de la cavalcade.

Mais « Prosper » avait vu le jour dans l'île nue et Polyte, son maître, n'eut que très peu de temps pour développer son intelligence. Il fut cependant entouré de soins ; tous les matins il était brossé et lavé, la même eau servant successivement au bain du maître, de la femme, de l'enfant et du cochon.

L'ardeur qu'il mit à s'engraisser le fit rapidement baptiser Prosper.

Il gambadait librement autour de la maison, entraînait un peu partout, sans abuser de sa liberté, répondant docilement aux demandes qu'on lui faisait. Il avait un caractère jovial et très sportif. Il faisait de fréquentes fugues, mais revenait toujours au logis. Le caractère droit, le regard franc, la tête levée, l'oreille dressée, il était sensible à tous les bruits et les comprenait ; il eût passé dans le trou d'une aiguille pour satisfaire son maître.

Mais les cochons rendent plus de services à l'homme, morts que vivants, surtout l'hiver lorsque les tempêtes dévorent ce qui pousse sur le sol. Les moutons sont nombreux et leur chair est fine, mais à partir du mois de septembre ils sont rendus à la liberté : on ne les voit que de loin par troupeaux, cherchant leur nourriture dans les landes abritées.

Avec le poisson séché l'été sur les murs, le cochon assure pendant les mois noirs le confort des intérieurs ouessantins et, dès le début d'octobre, lorsque la nuit tombe plus tôt sur les « stangs », quand les bas-fonds s'inondent et que la mer prend ses teintes grises on commence à parler de la fête du cochon, l'événement de la saison.

Il n'y a plus beaucoup de « veillées » en Bretagne, même à Ouessant où les traditions se sont longtemps conservées, comme un besoin de se réchauffer l'âme et le corps dans cette île transie par le brouillard si pesant que

le soleil semble à certains moments éteint pour toujours.

Les ondes courtes ou longues apportent dans certains foyers les bruits du monde. Des maisons privilégiées, le soir, les voix du monde sortent et se confondent dans la nuit. La radio a tué les veillées.

Seuls les festins rassemblent encore, aux dates consacrées, les parents et les amis : du vieux grand-père qui ne pêche plus au dernier-né de la semaine passée.

La fête du cochon est la plus appréciée car le cochon est le roi de la bonne chère.

Ce soir-là, c'était Prosper qu'on mangeait.

Depuis deux jours, régnait dans la maison l'agitation traditionnelle des grands préparatifs.

Sans rancune (puisque c'est la loi qu'un dieu cruel a imposée aux hommes et aux bêtes), Prosper avait reçu de Polyte, dans la gorge, le coup de couteau fatal : sa voix familière s'était étouffée dans le sang et immédiatement toute la maison était devenue boucherie après avoir été abattoir. Dans la cuisine, dans la salle à manger, tous les récipients mobilisés regorgeaient de sang, de quantités de viande blanche, d'entrailles grises. Dans le cochon tout est bon. Les abats étaient accrochés aux murs et aux meubles et, dans cette atmosphère, imprégnée de l'odeur fade des tueries, Polyte, sa femme, sa mère, les amis venus à son aide s'empressaient comme les abeilles d'un rucher. Quel beau cochon, quelle richesse, quelle fierté !

Quelles promesses pour le repas du soir.

La maison de Polyte étant trop petite, le repas se faisait chez son beau-père.

Deux longues tables parallèles sont dressées, celle des parents et celle des enfants : c'est une belle et grande famille qui s'est réunie pour la fête.

La grand-mère, toujours attachée à son magasin est, pour une fois, assise tranquille à table, mais son visage et son regard sont assombris : elle pense à ceux qui ne sont pas là, ses deux fils partis en Indochine... Son mari prend la direction du repas provoquant les invités et pressant Polyte qui, les manches retroussées et veillant à tout, a préparé les plats et sert lui-même fièrement.

Tout le monde rend hommage à son œuvre.

L'arrière-grand-mère, le profil aigu et les cheveux blancs, sourit aux enfants et l'arrière-grand-père au visage creusé par la pêche dans les courants de Pern se prépare à la ripaille. A côté de lui, sa sœur, droite et figée se tait.

Après le potage, toute cette assemblée s'articule comme mue par une mécanique invisible ; les conversations naissent, se développent, se croisent, les enfants s'animent, s'agitent, se déploient. L'oncle, un grand diable aux mains puissantes, prend des couleurs et de la voix ; une jeune enfant blonde est venue s'asseoir sur ses genoux : il a pour elle les caresses passionnées et maladroites du loup de mer à qui est confié un objet fragile, et il jouit de son bonheur passager avant de reprendre sa vie sur le pétrolier qui le plonge successivement dans la brume glacée de la

mer du Nord et la fournaise de la mer Rouge ; et il caresse la tête de l'enfant qui s'abandonne sur sa poitrine.

Mais voilà la première viande et l'on s'extasie. Que sera-ce quand il sera salé ?

Il fait déjà chaud et les corps sont doucement enivrés quand le far arrive, d'un rouge de boudin, massif et s'accumule fumant dans les assiettes.

L'enthousiasme va grandissant, chacun, autant pour lui-même que pour les autres, se met à la hauteur des circonstances. L'oncle raconte ses traversées, le grand-père aborde le récit des pêches d'autrefois. On se donnait du mal rien que pour les hameçons qu'on entourait de laine pour rendre la dent des congrès inoffensives. Aujourd'hui on prend moins de précautions et les lignes sont coupées. Polyte raconte sa dernière marée à Arland et la cueillette des pousse-pieds, à pic dans les fentes abruptes du Corce.

Elle est dangereuse cette pêche ! Il faut s'attacher avec des cordes, aller près des vagues les jours de grandes marées. Les pousse-pieds mettent des années à se développer et si par malheur leur sang tombe dans la mer, une vague de fond vient immédiatement engloutir pour jamais le maladroit. C'est arrivé, il n'y a pas longtemps encore, au fils Creach.

« Tu ne prends pas de lard, jeune fille » s'exclame scandalisé le grand-père « tu as tort. Je vais te dire une bonne chose. Il y a cent ans, quand deux jeunes gens voulaient se marier, le jeune homme prévenu par la jeune fille de la

demande en mariage gardait le lit ; la jeune fille venait dans sa chambre car, avant le mariage, ils devaient habiter ensemble. Elle présentait à son fiancé un morceau de lard. S'il en goûtait, l'homme était lié par la promesse ; s'il refusait, la jeune promise devait quitter le toit du fiancé et le refus était définitif. »

Et les femmes protestent en riant tandis que les hommes regrettent « le lard » d'autrefois.

Mais petit à petit les paroles se noient dans une sorte de torpeur béate, croissante, à mesure que le vin coule et que la salle se surchauffe et s'enfume... Lorsque le riz au lait apparaît, chacun est envahi par le poids des forces intérieures et par son rêve dominant. Puis le bruit s'assoupit à mesure que la lune monte dans le ciel derrière l'étroite et unique fenêtre. Les enfants se sont endormis. Je m'imprègne de cette joie rude et saine, du corps et du cœur, près de ces amis, forts, simples et solides sur leur roc, sensibles et généreux, réunis par cette fête quasi solennelle du cochon immolé sur l'autel du dieu domestique, cochon à lard, cochon à saucisse, cochon symbolique d'une vie à la fois dure et patriarcale, loin du continent, au bord de la vague atlantique.....

Mais il est déjà tard. Jeunes et vieux se lèvent et partent sans bruit tandis que vers le ciel semble monter un hymne de reconnaissance pour le cochon.



VIII

NOS VOISINS

NOTRE unique et fidèle compagnon est notre chat Zou dont nous ne nous séparons que rarement.

C'est un terrien — il n'a jamais pu faire la traversée sans être malade. Sitôt débarqué il redevient vite le roi de la lande ; il est taillé pour la course comme un lièvre ; il chasse les lézards et les oiseaux, mais il sait que nous désapprouvons ses meurtres et se cache pour les accomplir.

Dans la maison, créateur d'innombrables joies, il règne d'une façon absolue.

Parfois, rarement, un pigeon-voyageur, fatigué par un vol trop long sur la mer, prend notre maison blanche, isolée sur la pointe extrême, pour un pigeonnier. Il repose longuement, immobile sur le rocher, mange quelque nourriture et ses forces réparées, repart vers ce qui pour nous est l'inconnu...

Nos plus proches voisins, mais rarement visibles, sont les crapauds. Ils habitent sous les grosses pierres plates de la lande. Ils sortent tous ensemble lorsque la pluie menace et que les grosses loches longues, roses et visqueuses, venant d'on ne sait quels repaires, traînent sur le gazon. Les soirs humides ils font, avec moi, le tour de la maison quand je vais « amarrer » les volets pour la nuit.

Sous l'escalier qui monte à la terrasse, je vois parfois obstruant complètement son trou un vieux solitaire en train de philosopher. Il me regarde. Ses beaux yeux francs, confiants, me disent sa sympathie : il sait que non seulement je ne lui ferai aucun mal, mais que je suis son ami et que j'admire ses qualités solides comme ses lignes, méconnues des ignorants qui sont légion. Les savants, eux, vont jusqu'à dire que le crapaud recèle peut-être le secret qui assure à l'homme le prolongement de sa propre vie. Nous ne lui en demandons pas tant : quand il sort, il nous prévient qu'il faut appareiller contre la pluie.

Un autre voisin, aussi sympathique mais plus lointain, est le cormoran. C'est l'ami rêvé pour la solitude devant la mer. Discret et artiste il ne fait que les mouvements indispensables à la vie et à la contemplation : il respecte la beauté, le silence et ne les trouble jamais ni par un geste intempestif ni par un cri inutile.

Il quitte sa grotte natale haute et étroite, aux arêtes lisses et droites, inaccessible aux hommes, que nous appelons la grotte des cormorans, située à l'ouest de la maison,

pour venir sur les roches qui prolongent à l'est, en deux lignes parallèles, la pointe de Bahaul, comme des menhirs à demi engloutis.

C'est Gouent-meur la plus pointue, la plus près de l'horizon qui a ses préférences.

Il y arrive à l'aube, minute émouvante et solennelle où toute la nature se recueille alors que la nuit toujours inquiète s'en va... Une ligne blanche se trace à l'orient au nord du continent ; sur la mer attentive, une brise imperceptible apporte jusqu'à lui le parfum de l'île, mélangé de thym, d'ajonc et de camomille, parfum fondu, indéfinissable, discret, qui s'impose à la mer elle-même. Il est sur sa roche, immobile. Il ne croit pas lui, qu'il fera lever le soleil en poussant un cri incongru et il ne compte pas sur un poète qui le vantera en vers de mirliton. Le cormoran est seul et il n'attend que le soleil. Mais il l'attend passionnément de tout son être pour le saluer, pour l'admirer, pour profiter de sa lumière, de sa chaleur et, dès que ce dieu monte, rayonnant sur la mer ou diffus derrière le nuage qu'il embrase, il s'agite et commence sa journée marine.

C'est sur Gouent-meur qu'il contemple.

C'est de là qu'il s'envole pour la pêche lointaine.

C'est là qu'il revient.

C'est là qu'il digère et qu'il blanchit la pierre avec sérénité d'une fiente abondante.

C'est là que seul ou en famille il vit les meilleurs

moments de la journée et sa silhouette dentelle le rocher et le prolonge d'un corps vivant vers le ciel.

Quand la mer se retire, lui, ses frères et ses fils descendent de la cime. Les jours de grandes marées un monde nouveau leur apparaît, une faune et une flore exceptionnelles qu'ils contemplent en tournant la tête pour mieux voir. Quels trésors ! Quelle splendeur ! Dire que l'homme cherche à faire de l'art imparfait avec une foule de moyens infirmes, alors qu'il n'a qu'à regarder pour trouver la beauté parfaite. Quelles lignes ! Quelles couleurs ! Voilà les raisins d'un vert cru et les roches d'un rouge et d'un rose indéfinissables, les algues brunes, gluantes, lascives, qui fument sous le soleil pesant sur les roches grises, chargées de coquillages, de fleurs, de bêtes étranges... Et tout cela ne va durer que quelques minutes : la mer ne met pas ses entrailles à nu tous les jours. Il faut en profiter et le cormoran en profite pour admirer de tout son œil et aussi pour jouir de tout ce que la mer lui offre en ce jour car c'est un vrai poète, et non pas un esthète. Il aime tout ce qui est bon dans la Nature, quand on n'essaie pas de la torturer.

Après le bain il vient, soit sur Gouent-meur, soit sur Guetarap, se sécher les ailes. Quand il fait chaud il les offre à la fraîcheur de la brise ou à la brume marines ; une aile après l'autre ou les deux ensemble avec des allures héraldiques et, devant l'infini cet être minuscule qu'est un cormoran devient ainsi à son tour un être immense quand le soleil se couche, tant il est évident que de toutes ses

forces il se tend vers la lumière, éternel principe de mouvement et de vie.

Sa journée finie, il quitte son rocher en se jetant souvent à la mer ; ou bien regagnant pour la nuit sa grotte d'un vol bas, direct et mesuré, il n'apparaît plus que comme un lourd et sombre poisson volant sur la mer qui retient les feux du couchant.

Les relations avec les mouettes sont tout autres. Leur colonie, parfois harmonieuse, est le plus souvent bruyante et anarchique surtout au moment des couvées.

Elles fuient les lieux habités, mais elles n'ont guère le souci de respecter la solitude des autres. Elles ont la manie de la persécution et crient avant qu'on ne les touche, ou même qu'on ne les voie.

On leur pardonne car elles sont vraiment décoratives... Elles ne sont que cela, mais elles le sont d'une façon éclatante, depuis le grand goéland gris jusqu'à la fine mouette aux ailes cendrées ou bleutées, par l'harmonie de leur ligne, par la souplesse et la beauté de leur vol qui varie sans cesse selon les exigences de l'heure et de la vie.

Elles nichent autour de la grotte des cormorans et évoluent souvent dans la baie de Toul-ar-Roz au bas de la falaise d'où à mi-hauteur a jailli une petite source fraîche et fleurie qui est là parce qu'elle avait honte d'être, en un pareil endroit, souterraine. Les mouettes y vont boire, sans doute pour y retrouver, comme les gens du pays, la force et l'optimisme...

Quand elles pêchent, on les voit onduler en groupe avec le flot calme et bleu et piquer le poisson qui passe. A moins qu'elles ne préfèrent survoler le banc et tomber comme une masse sur la proie fluide. Mais c'est dans la baie abritée des vents d'ouest par la pointe monstrueuse de Cadoran, qu'elles se livrent à tous les exercices favoris. Et le vol des mouettes a vraiment quelque chose de divin par la finesse et la force.

Quand la mer se plombe ou restée bleue se fleurit d'écume, quand le vent souffle et que rien ne paraît devoir lui résister on voit, comme des flèches immobiles, les mouettes monter contre le vent, par un imperceptible gauchissement des ailes vers le ciel noir semblant abandonné à tous les esprits sorciers.

Au milieu du jour, sous le soleil de midi, elles évoluent autour de la maison en silence. C'est l'heure du jeu. Elles passent sous nos fenêtres d'un vol voluptueux et ralenti, souvent en pirouettes comme pour nous montrer leur ventre d'une blancheur immaculée ou le dessus de leurs plumes cendrées ou lourdes de couleurs sombres.

Le soir aussi, quand elles rentrent pour le sommeil dans un repaire, seulement connu d'elles, elles frôlent, au-dessous de la maison, les falaises, mais avec décision et rapidité, comme si elles redoutaient l'obscurité naissante.

Elles aiment, comme le cormoran, Guent-meur, Guetarrap et Men-an-Douar, les deux Ar-Gueor qui ne découvrent qu'à mi-marée. Sous le soleil, elles restent immobiles,

frangeant les roches d'innombrables points d'écume d'une blancheur immaculée...

L'une après l'autre elles s'envolent, font un grand circuit, scintillant comme des parcelles d'argent. Puis elles reviennent se poser, avec adresse, au rare endroit que les autres membres de la colonie laissent libre. Parfois il y a une légère bousculade et quelques coups de becs échangés, mais tout rentre bientôt dans l'ordre... et voilà une autre mouette qui repart pendant que la colonie arbitre et que sur le point le plus élevé de la falaise la sentinelle chargée du guet assure la sécurité à toutes ces savantes et élégantes évolutions.

Les mouettes ont un don qui n'appartient qu'à elles. Elles imitent dans la perfection le cri de tous les animaux, et elles choisissent celui qui leur paraît le plus utile suivant les circonstances...

En groupe parfois elles jacassent : elles croisent sans interruption leurs interminables « cania, cania, cania » qui ne sont qu'exercice de chant. Elles ont une grande confiance dans leur voix et croient certainement qu'avec un cri on se préserve de tous les maux. Selon les besoins elles coassent, croassent, grincent, miaulent, aboient, hurlent, sifflent, se plaignent comme des enfants.

Elles passent d'un cri à l'autre ; est-ce par coquetterie, pour nous faire peur ou pour nous rendre inoffensifs ? c'est, je crois, pour tout cela à la fois, tant elles s'appliquent à nous mystifier... Quand le matin elles passent au-dessus

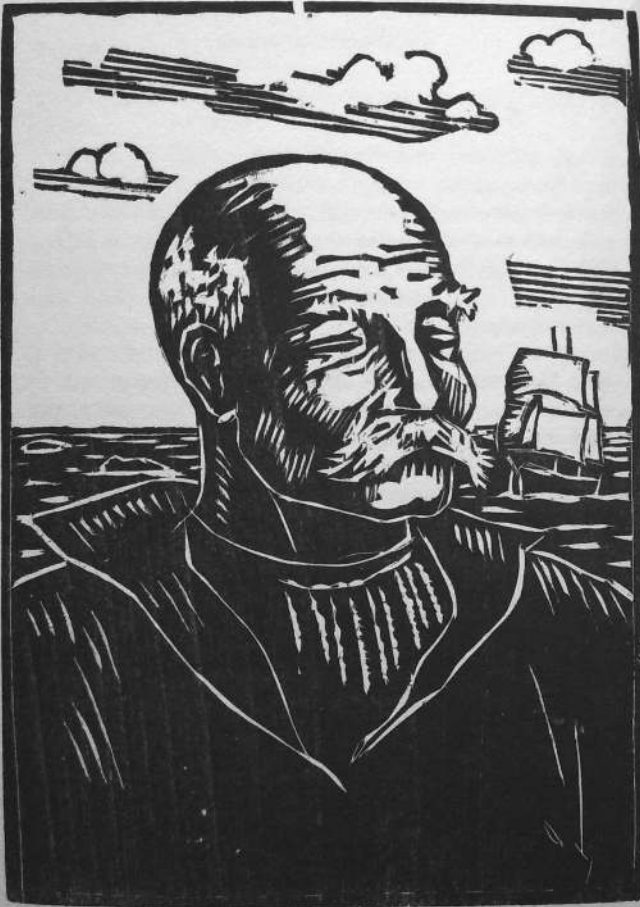
de la maison et qu'elles nous voient, elles ne cessent de ricaner.

Quand la colonie croit ses positions menacées par un indésirable à deux jambes ou à quatre pattes, immédiatement elle s'envole, en bloc, domine l'adversaire, tournoie, très haut, hors de ses atteintes, autour de lui et c'est alors tombant sur sa tête, assourdissants, tous les dégorgements, tous les égorgements de l'apocalypse !

Lorsque tout danger est écarté le bruit diminue et petit à petit elle retourne vaquer aux occupations de l'heure.

Les grandes compagnies de mouettes obéissent à des lois. Elles disparaissent souvent pendant plusieurs jours de notre voisinage, surtout lorsque le temps est beau. On ne peut ni les voir ni les entendre. Sûres du temps elles sont parties au large ou vers des terres lointaines faire la pêche hauturière ou un raid transatlantique et, autour de nous, c'est le silence absolu à peine troublé par le léger et soyeux bruissement de la mer.

Alors, nous restons seuls sur notre rocher sauvage qui est le plus bel endroit du monde.



IX

AUX TEMPS DE « LA LOUISE »

JUSQU'EN 1880 les communications entre Ouessant et le continent furent très imparfaites. Seuls les caboteurs assuraient un service irrégulier et souvent interrompu. Les chaloupes à vapeur des Ponts et Chaussées faisaient de rares visites à Ouessant. Des barques non pontées de cinq à six tonneaux transportaient les voyageurs et la poste. Il leur fallait parfois quarante-huit heures pour faire les cinq lieues qui séparent Ouessant du Conquet.

Ces petites embarcations étaient souvent trop chargées pour leurs faibles dimensions ; une saute de vent, un remous, une fausse manœuvre suffisaient pour les faire chavirer.

Les 26 avril 1876, 14 mars, 15 avril 1877, trois de ces bateaux firent naufrage : trente personnes périrent. L'opinion publique s'émut. On se décida à ponter les barques et à créer un service par bateau à vapeur.

On exécuta les travaux nécessaires pour l'accostage au Conquet et dans la baie d'Arland à Ouessant.

En 1881, le premier vapeur fut mis en service.

C'était *La Louise* qui vécut jusqu'en 1908.

Il fut construit à la demande de Faustin Rigollet, à La Mailleraye dans la rivière de Rouen, spécialement pour faire le passage d'Ouessant. Il avait vingt-huit mètres de long, était bas sur l'eau, « étroit comme un rasoir », a écrit Claude Anet. Son poste était insignifiant ; il filait tout de même ses huit nœuds par beau temps. Tout était réservé aux transports des marchandises, des bestiaux et aussi des passagers qui s'y entassaient pêle-mêle tant bien que mal, au hasard des rencontres.

La Louise !

Elle est restée dans le souvenir et la reconnaissance des Ouessantins tout auréolée de lumière et de gloire.

C'était l'époque héroïque et aussi le règne de Jean-Louis Miniou.

Les premiers capitaines, tous enfants du pays, s'appelaient : Malgorn, Le Gall, Le Braz. Mais le « patron » qui illustra *La Louise* et dont le nom reste attaché au bateau est le père Jean-Louis Miniou qui le commanda jusqu'à sa fin, c'est-à-dire pendant plus de vingt-cinq ans.

Si *La Louise* a depuis longtemps disparu, le père Miniou, lui, est encore vivant. Né à Ouessant le 12 juin 1854, son grand-père était gardien du vieux phare du Stiff. Son père était marin et c'est avec lui que le jeune Jean-Louis fit ses débuts, à l'âge de neuf ans. Il a pris sa retraite depuis plusieurs années au Conquet, mais est encore solide. La

tête rasée, la figure creusée et barrée par une moustache blanche, il porte légèrement ses quatre-vingt-cinq ans. Malgré sa dure existence et ses épreuves (il a vu disparaître les uns après les autres presque tous les membres de sa famille et il ne lui reste plus que des petits-enfants), il est resté l'homme inébranlable, froid et droit devant tous les écueils sur lesquels beaucoup d'autres se seraient brisés.

L'an passé, il naviguait encore avec *La Sainte-Marie*, un canot de neuf pieds, allant seul à la pêche ou poussant des pointes pour voir les amis à Molène ou à Ouessant. On a fini non sans peine à le lui faire vendre et il l'a bien vendu car il est malin. Mais il emprunte souvent le bateau de son petit-fils...

Soixante-seize ans de navigation.

Et quelle navigation !

Après avoir fait son apprentissage pendant quatre ans avec son père dans les rudes courants d'Ouessant, il partit à treize ans sur un brick-goélette faisant l'Espagne et l'Angleterre.

Le cabotage n'étant pas à son goût, il s'embarque à Bordeaux pour les Indes. Il se marie en 1877, mais il repart sur *Le Labrador* de la ligne de la Compagnie française Transatlantique Le Havre-New-York. Il fit cinquante-huit fois le voyage !

Et le voilà comme d'autres boulingueurs de mer, cédant au désir de revenir vers sa terre natale.

La Louise n'a plus de commandant. Personne n'est pressé de le devenir.

Lui ne demande pas mieux que de fréquenter les courants du Four ou du Fromveur.

Des brevets ?

Le père Miniou n'en a pas. On ne demande pas de brevets à Jean-Louis Miniou. Il faut une décision ministérielle pour qu'il puisse prendre le commandement de *La Louise*. On l'obtient.

Pour lui c'est un jeu de faire louvoyer son bateau à côté des roches et au-dessus des pointes de la chaussée qui sépare Ouessant du continent, au milieu des îles « aux crocs ». Pendant vingt-cinq ans il a passé, coûte que coûte, par tous les temps avec *La Louise* et jamais il n'eut un accident dans ces brisants à fleur d'eau. Il paraît à toutes les ruses de la mer. Quand sur sa coque de noix fragile il « embarquait » et que ses canots de sauvetage étaient pleins sur leurs bossoirs, il mouillait à l'abri de Banec ou de Balanec, vidait ses embarcations et repartait... Un jour cependant, à la pointe de Porzdoum, trois paquets de mer le coulèrent. Comment manœuvra-t-il : il en sortit alors que le pavillon noir était déjà à son mât... Il évita la lame qui devait l'emporter et partit à toute vitesse. Pour fuir les tempêtes du sud il n'hésitait pas à aller mouiller à Yuzin ou à Keller.

Beaucoup de gens lui doivent la vie. Sur *Le Labrador*, au large de Terre-Neuve, il réussit comme patron d'embar-

cation trois voyages vers *La Picardie* qui se perd au milieu de la tempête et sauve quarante-trois personnes.

Près d'Ouessant, il découvre *La Couronne-Royale* de Londres en train de se perdre dans le Fromveur ; après des efforts surhumains il sauve tout le monde, quarante-huit hommes, deux femmes, trois enfants. Et c'est encore dans ce Fromveur si justement redouté qu'il recueille les dix passagers du voilier *Notre-Dame-de-Lourdes*. Un autre jour, près de la Jument par tempête nord-est, le transport de marchandises *Le Commissionnaire* est en perdition. Il arrive à prendre à son bord les quatre hommes d'équipage et les neuf passagers.

Dans la nuit de Noël 1926, c'est encore lui qui vient donner un fameux coup de main pour sauver un bateau désemparé près de Pen-ar-Roch.

Aussi dans le Finistère lorsqu'on parle du père Miniou, les figures s'éclairent... Tout le monde l'aime, et cependant il a toujours eu son franc parler.

Comme beaucoup d'hommes de mer il aimait peu les curés, bien que bon chrétien en son for intérieur. Il fut quarante-trois fois parrain. Mais pas une seule fois il ne voulut donner son nom à un de ses filleuls... Il n'aimait pas son prénom et ne céda pas plus sur ce point que sur le reste.

Et le reste c'est, comme souvent en Bretagne, la question religieuse.

— « Ah ! » disait-il à un curé du Conquet qui s'appelait

Le Chat et qu'il n'aimait pas, « vous avez beau être le chat, vous n'attraperez jamais les vieilles souris ! »

« Non, mais vous croyez que ça vous avance », disait-il à ses camarades allant trop souvent à son gré à l'église ? « Moi je n'y vais pas, cela ne m'empêchera pas d'être là-haut roi des îles comme je l'ai été sur la terre. »

Et en effet il fut « roi ».

Roi des îles, de ces îles sauvages et impitoyables autour desquelles avec les vents terribles tournoient les légendes cruelles...

On eût dit qu'il avait surpris les secrets des écueils et des courants...

Un jour de fête, l'évêque s'embarqua à son bord, tandis que le cortège officiel s'installait sur *Le Travailleur*, beaucoup plus rapide que *La Louise* et à qui l'on avait donné un pilote de Brest et un capitaine. Des ordres furent donnés aux deux bateaux de marcher à la même vitesse. Des ordres à Jean-Louis Miniou ! *La Louise* avec l'évêque était arrivée à Lampaul une heure avant *Le Travailleur*. On dut blâmer Jean-Louis Miniou.

Pour lui le déshonneur c'eût été de ne pas arriver le premier... avant le « pilote de Brest ».

Quand il naviguait il était le maître à son bord... avant Dieu, en tout cas, avant tous les marins de la création, d'où qu'ils vinsent et quel que fût leur grade.

L'amiral qui voulut un jour lui donner une leçon l'apprit à ses dépens. Le temps était mauvais. Miniou sur la

passerelle semblait ne pas y prendre garde. L'amiral lui indiqua la marche à suivre. « Amiral », lui répondit fièrement Miniou, « vous êtes maître chez vous. Je suis le maître chez moi. Comme je tiens à ma peau, je vous demande de me laisser faire. »

Et de fait il lui arriva de donner des leçons d'audace et d'adresse aux commandants de la marine militaire.

Un matin, au moment de quitter Le Conquet, il eut l'impression qu'autour d'Ouessant la mer devait être impossible, et il décida de retarder son départ. Il vit à ce moment un torpilleur qui sortait, mais qui bientôt rebroussa chemin et rentra au port. « Ah ! ils veulent me donner des leçons ! Je vais leur montrer ce que je peux faire, moi, avec ma *Louise*. » Il leva l'ancre et après une lutte terrible arriva sans accident à Lampaul.

Sur la passerelle il se moquait volontiers des gens qui venaient à Ouessant sans rien connaître de la mer.

Un coup de vent enleva, un jour, le chapeau d'un curé qui se trouvait à bord et s'imaginait que tout devait plier devant lui.

« Arrêtez le bateau », commanda-t-il à Miniou qui conservait mal son sérieux.

« Arrêtez », obtempéra de nouveau le curé.

« Oh non », répondit le patron, « laissez votre chapeau dans l'eau. Cela vaut mieux ici. Vous le retrouverez demain en revenant : il y aura sûrement une langouste dedans. »

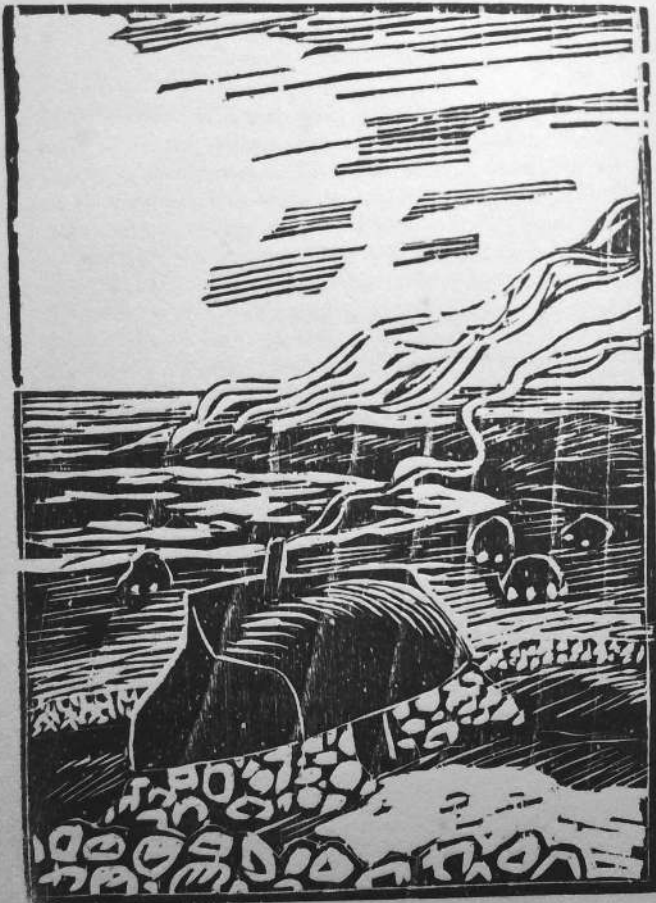
Le dernier voyage de *La Louise* fut particulièrement

mouvementé : le temps était bouché, la tempête faisait rage, le bateau, aveuglé, ne sachant où il allait, dut jeter l'ancre. L'ancre cassa ! « En avant tout... » s'écria Miniou, et *La Louise* arriva saine et sauve à Lampaul ! Mais le ressac était si violent qu'elle dut rentrer dans l'avant-port.

Lorsqu'il y a quelques jours, au Conquet, on lui a remis la Légion d'honneur, c'est tout le pays qui fêta Jean-Louis Miniou et le premier de tous, le papa Perreaux d'Ouessant, fit le voyage pour assister à l'accolade que lui donna le nouveau conseiller général du canton, M. Gonin, un bon marin, grand ami des marins.

Le père Miniou, c'est encore vivante toute une période glorieuse qui ne reviendra plus jamais.

C'est un survivant de la marine à voile !



X

D'OUessant A BALANEC

PARTOUT à Ouessant la femme est présente, mais elle est, comme l'île même, écrasée par la mer ou le vent.

La grâce ne peut pas plus s'y épanouir que l'ajonc y atteindre sa taille normale.

Les visages, les costumes sont graves, sombres comme le cœur des vierges ; la couleur vive des rubans ne survit pas à la première enfance.

La féminité est pour ainsi dire entourée de bandelettes qui la raidissent et la paralysent.

Qu'elle attende le bateau sur les rochers familiers de Lampaul ou sur la haute falaise de Porz-Ligoudou ; qu'elle travaille dans son champ coiffée de son bonnet noir ; qu'elle se hâte vers l'église, le dimanche, le jour du pardon ou à la messe des morts, savamment épinglée, la Ouessantine reste toujours la patricienne noble et froide.

Sa pensée, son rêve, ses amours ont été fouettés par l'embrun, engourdis par la solitude et par la brume ; son corps durci par le travail de la terre.

Pour elle les grands bateaux qui passent au large restent toujours un monde flottant, inconnu, lointain, inaccessible, sans intérêt.

Son « pays », en réalité le plus souvent, c'est sa maison : deux pièces longues étroites, éclairées à chaque extrémité par une fenêtre, séparées par le couloir d'entrée. D'une part, la cuisine, de l'autre la salle où l'on mange et où l'on couche dans les lits clos plaqués sur le mur.

C'est aussi le champ et ensuite la route qui va de la maison au bourg, du bourg à la maison. Parfois, rarement, le cercle s'élargit jusqu'aux demeures voisines, aux autres « villages » de l'île où, les jours de pardon, de fête ou de deuil, on va voir les parents.

En dehors de cela la Ouessantine ignore son île : elle en a même un peu peur, elle redoute ses côtes sauvages, et qui lui paraissent le bout du monde. Elle vieillit, meurt, sans avoir osé s'aventurer jusqu'à ces inconnues.

Cependant, à Ouessant, on trouve encore la vie collective avec ses traditions, ses habitudes. Les vieux costumes s'y sont attardés encore plus qu'ailleurs, surtout la coiffe plate, souvenir de l'Italie du XVI^e siècle et de la France de Catherine de Médicis. Le passé s'y retrouve tout au moins en parcelles, en paillettes comme l'or dans les sables.

A Molène comme à Ouessant, la vie est ranimée par la visite régulière du courrier.

Les propriétaires de Keller y ramènent presque chaque année, pendant quelques semaines, l'atmosphère du continent, mais pendant l'hiver l'unique maison qui y est bâtie ne semble qu'un rocher de plus.

Dans les autres îles, seule la mer règne d'une façon absolue. Autour d'elles flottent de sombres et mystérieuses histoires, déchiquetées aussi par le vent à qui rien ne résiste.

Entre Ouessant et le continent pour l'homme du large elles se confondent, mais elles ont cependant des personnalités diverses.

On dit que, sur certaine d'entre elles, des « réfractaires » trouvent un asile sûr contre la rigueur des lois, mais au prix d'une étrange existence...

Trielen est une île de cauchemar : son seul nom emplit d'horreur ceux qui connaissent l'histoire de ceux que le choléra y dévora, il y a un siècle : c'est un des plus sombres cercles de l'enfer où l'homme ait pu descendre vivant...

Au sud de Bannec — plateau désolé à l'herbe rase — de puissants courants, une côte inhospitalière défendent âprement et sûrement contre les hommes une terre à la fois sauvage et privilégiée : Balanec.

Pour y vivre on doit y avoir le droit de cité et ce n'est certes pas à la portée de n'importe qui.

Il faut d'abord pouvoir en approcher, ensuite y débar-

quer, et le mouillage, à l'est, entre les roches sur une langue de sable, n'est pas de tout repos même avec des vents favorables.

Mais, après avoir vaincu les forces malfaisantes qui en défendent l'accès, Balanec, jardin de la mer chargé de lourdes algues, apparaît dans toute sa beauté baignée de cette lumière pure si particulière à l'archipel.

Je n'ai nulle part ailleurs eu une impression d'harmonie plus parfaite. Jamais je n'ai vu l'homme se confondre plus intimement avec l'Océan, car pour dominer la mer il ne faut pas essayer d'être plus fort qu'elle, ce qui est folie de terrien, il faut connaître tous ses rythmes et palpiter avec elle.

En débarquant à Balanec on a l'impression d'aborder une de ces îles qu'on n'avait jusqu'alors entrevues qu'à travers les récits de *L'Odyssée*.

Ce sont bien les Cyclopes qui ont accumulé ici de telles masses rocheuses, gluantes de varech à marée basse.

Une seule maison abrite la seule famille qui vit là toute l'année : Biaric, sa femme, leurs six enfants, dont le dernier-né avait six mois, cette année.

Du tertre qui domine on voit tout l'archipel.

Par temps clair, Balanec est sur les eaux un monde d'une beauté absolue avec ses champs, ses landes, ses granits, ses bêtes errantes, près de sa ferme son étang paisible et doré, riche en lamproies et frangé de joncs touffus.

Les chevaux y vivent libres. Après avoir parcouru l'île

où ils trouvent une herbe tendre et salée, ils reviennent vers la grève attendre qu'on les attelle. Longtemps immobiles, reconstituant leurs forces pour le prochain effort, près du flot qui, brisé par les récifs, meurt à leurs pieds ils rêvent à de lointaines chevauchées oubliant le travail routinier.

Biaric a loué l'île pour y faire vivre la plus pure, la plus marine des industries : celle de la soude.

Chaque été des brûleurs de goémon, les « pigouilleurs », viennent de la côte nord du Finistère, pour quelques mois à Balanec. Ils sont tous de Plouguerneau. De père en fils ils retrouvent le même abri dans les cavernes naturelles, sous les roches disséminées dans l'île. Ils habitent aussi dans des trous creusés dans la terre et protégés par une vieille barque renversée qui forme le toit et d'où n'émerge qu'un vieux tuyau de tôle court et mangé par la rouille. On ne peut pénétrer dans ces abris qu'en se baissant : un ou deux hamacs suspendus à deux poutres transversales et mal dégrossies, des engins de pêche, un petit poêle pour la cuisson des aliments et quelques vieux objets de toilette et de ménage constituent le seul mobilier.

Une trentaine d'hommes vivent ainsi. Ils vont au bas de l'eau chercher les algues riches en iode, utilisant les chevaux et les voitures de Biaric.

Comme il n'y a pas de cale, la charrette elle-même doit aller jusqu'au bateau et le cheval attelé reste dans l'eau jusqu'à mi-corps pendant le chargement. Les pêcheurs

étaient ensuite leur récolte sur la lande pour la faire sécher.

Les fours à soude sont en réalité des tranchées étroites, longues, creusées dans le sol et tapissées de pierres scellées où les cendres s'accumulent et peuvent être recueillies.

En août et septembre, les algues séchées y sont brûlées ; pendant des jours, la fumée monte de l'île et bientôt entraînée par les vents elle couvre la mer d'une brume épaisse et âcre.

A l'entrée de l'hiver, les pigouilleurs retournent sur la côte pour vendre le produit de leur récolte.

Balanec et la famille Biaric vont, pendant plusieurs mois, rester isolés du reste du monde, sans lien ni avec Molène ni avec Ouessant.

Leur vie paisible ou inquiète, de plus en plus ralentie, s'immobilisera jusqu'au jour où le soleil réapparaissant sur la terre, et les vents s'étant calmés, les pigouilleurs ou quelques visiteurs audacieux reviendront leur apporter un peu de la douceur de la grande terre.



XI

LE COMBAT DE LA FEMME-CYGNE ET DU GARÇON TOUT NU

‘**C**OMMENT allez-vous Marie Tual, depuis l'année dernière.

— Toujours la même chose dans notre pauvre île.

— Ah ! cette année il ne fait pas très beau.

— Ah ! il fait toujours de la pluie tous les ans... le jour où nous sommes.

— Ah ?

— Mais oui, c'est le 8 septembre, le jour du Pardon de Folgoët !

— En effet, j'avais oublié...

— Viendrez-vous chez nous cette année, Marie Tual, vous ne venez jamais nous voir. Quand vous déciderez-vous ?

— Jamais, je n'irai jusqu'à votre pointe. C'est la pointe des Païens et elle est toujours fréquentée par les hommes qui ressemblent aux bêtes dont m'a parlé ma grand-mère quand j'étais petite.

— Ce sont des histoires. Dans cette île votre imagination travaille sans cesse...

— Des histoires ? C'est la vérité et d'autres que moi vous le diront. Il se passe encore ici des choses que personne ne peut comprendre.

— Mais quels sont donc ces gens que je n'ai jamais vus ?

— Si vous n'avez jamais rencontré les mauvais esprits, c'est que vous n'êtes jamais sorti quand ils reviennent sur terre. Vous n'avez jamais rencontré les danseurs de nuit, ombres silencieuses qui ne sont ni morts ni vifs ?

— Ah cela, Marie, il me semble bien en avoir vu deux sur la route du Stiff...

— Ah ! vous voyez bien. Ceux-là mènent une ronde effrayante au haut des falaises ou sur le rivage. Ceux que vous avez rencontrés ne vous ont rien dit ?

— Non.

— Heureusement ! Pour éviter qu'ils ne vous entraînent, il aurait fallu que vous plantiez votre couteau en terre et que vous tourniez en les frôlant mais sans jamais les dépasser. Si vous les aviez dépassés ils vous auraient cassé les reins. Mais ceux qui réussissent ont le droit de faire un vœu qui est toujours exaucé. Vous voyez ? Et Jean du Rivage vous ne me ferez pas croire que vous ne l'entendez pas hurler au seuil de votre porte, les nuits de tempête. « Donnez-moi un peu de feu, par-dessous la porte » crie-t-il d'une façon lamentable. Ne lui en donnez jamais. Il tirerait sur le tison et tout votre corps passerait sous la porte !

Comment voulez-vous qu'on se défende des corps sans âme ! Les âmes se cachent partout pour qu'on ne les voie pas même dans le corps des guêpes et les géants à plusieurs têtes peuvent passer par le trou d'une aiguille. On raconte qu'un héros, forgé de neuf héros soudés, monté sur un cheval fait de neuf chevaux, avait caché ses neuf âmes dans neuf oiseaux enfermés dans une cage ! Mais cela ne s'est pas passé dans l'île, mais loin, plus loin que l'Égypte.

— Cela ne m'étonne pas Marie Tual, je crois aux hommes qui sont à moitié animaux.

— Vous connaissez alors l'histoire de l'Homme-Corbeau qui voulut empêcher Germain d'épouser Adelutz, la fille du roi d'Angleterre. Germain ayant pris les ailes de sa mère qui était femme-cygne, l'homme-corbeau le poursuivit jusqu'au milieu du Sund ; il lui arracha l'œil droit et but la moitié du sang de son cœur, mais il fut rejoint par Adelutz qui le coupa en trois. Puis elle vola longtemps sur la bruyère sauvage jusqu'à ce qu'elle mourût de douleur.

— Oui Marie, je sais cela, mais avez-vous vu des femmes-cygnés ?

— Autrefois on les voyait venir sécher leurs trésors au soleil. Il y a longtemps qu'on ne les a vues. Je crois qu'elles sont parties ailleurs car on leur a joué pas mal de tours dans notre île.

— D'où venaient-elles ?

— Je ne sais : on dit que, filles de magiciens, elles

étaient elles-mêmes magiciennes. Elles habitaient des palais d'or suspendus dans les nuages au-dessus de la mer. Parfois elles se transformaient en poissons et se précipitaient dans la mer où elles possédaient des palais impénétrables.

Je vais vous conter l'extraordinaire aventure de la Femme-Cygne et du Garçon tout nu :

« C'est un combat qui commença avec le monde. La femme-cygne et le garçon tout nu se poursuivaient sans cesse, à mort, mais se trompaient réciproquement.

« Un jour chaud, le garçon tout nu fut sur le point de la saisir : la femme-cygne se transforma en mouche, puis en grain de cendre et se laissa tomber dans une coupe de lait caillé.

« Le garçon tout nu assoiffé demanda à boire : une sœur de la femme-cygne lui présenta la coupe. Il la but d'un trait. Une fois dans le corps du héros, la femme-cygne voulut lui trancher le cœur. Le garçon tout nu n'eut que le temps de la vomir et prenant son fouet de héros il chassa la femme-cygne et ressuscita.

« Il saisit la sœur de la femme-cygne, l'attacha par les pieds à la selle de son cheval et partit au grand galop.

« La femme-cygne accourut à son tour, mais d'un grand coup de fouet il la partagea en deux.

« Ils avaient quitté le rivage depuis des siècles et se trouvaient très haut au-dessus de la mer.

« La femme-cygne et le garçon nu s'attaquèrent de

nouveau. Les montagnes éclataient sous leurs pas, la mer grossissait inondant la terre qui s'enfonçait. Le démon d'en bas eut peur, et au ciel le champion des dieux eut peur aussi.

« Pendant sept années ils luttèrent ; ils approchaient de la neuvième. Tandis qu'ils luttèrent, une tempête grondait autour de leurs épaules qui renversait les oiseaux ; une tempête grondait autour de leurs pieds qui écrasait les animaux.

« La terre ne les pouvait plus porter, elle s'effondra. Ils s'affaissèrent jusqu'à la troisième couche ; ils s'affaissèrent jusqu'à la dix-septième, pays de la femme-cygne.

« Le garçon nu regarda autour de lui et aperçut un roc noir de corbeau qui, du fond de l'enfer, s'élevait jusqu'au pays du soleil.

« La femme-cygne le tira et le traîna contre le rocher. « C'est là qu'elle demeure » pensa le garçon nu et il la tirait et la traînait vers le pays du soleil.

« Ils luttèrent encore pendant plusieurs lunes, pendant une année encore, mais les forces du garçon nu étaient épuisées, il s'évanouit.

« Quant il revint à lui il était enfermé dans le rocher noir de corbeau. La femme-cygne lui avait mis les fers aux pieds, avait rivé neuf chaînes autour de ses mains. Un bloc de cuivre se dressait jusqu'au ciel, entre ses pieds, entre ses mains.

« La femme-cygne regardait de côté le garçon nu et riait :

« — Depuis quand, dit-elle, l'homme et le rocher ne font-ils plus qu'un ?

« Puis elle saisit son épée émoussée, l'aiguisa contre le roc et s'en fouetta elle-même les grosses hanches, s'en fouetta les chairs grasses et s'élança vers le pays du soleil !

« Mais ses plumes tombèrent en neige. Le garçon tout nu la rejoignit dans les tourbillons blancs. »

« — Ce sont de belles histoires Marie Tual, que vous me racontez et vous les récitez telles qu'elles ont été recueillies et publiées par François Luzel il y a soixante ans. »

Et comme j'attendais la suite du récit, Marie Tual s'écria avec un air de reproche : « Oh mais, Monsieur, j'aurais beau vivre deux cents ans, je n'aurais pas le temps de finir le combat de la femme-cygne et du garçon tout nu ! »



XII

PRIÈRE

OUESSANT !
Derrière toi tout le vieux monde, devant toi
l'Océan, tout l'Océan !
Dernier rocher du monde occidental, dernière lumière
humaine devant l'immensité atlantique.
Terre infime, où les éléments, seuls, s'épanouissent libre-
ment sous le soleil, dans la brume ou dans le vent.
Cœurs simples qui depuis des siècles battent dans cet
isolement.
Ame des bateaux, créatures fragiles résignées, héroïques
aussi.
Mer triomphante aux mâchoires féroces, avec toute sa
souplesse, ses ruses et sa magie poursuivant patiemment
l'œuvre sans fin.
Houle énorme, molle, rythmée, venue de l'infini, libre,
lente, ondulée, subitement terrible sous le grain ou à l'abord
de l'écueil.
Houle qui se creuse, s'emporte, charge les bateaux, les

fait glisser du fond des vallées profondes où tout horizon est aboli au sommet des montagnes glauques et écumantes.

On vient ici te chercher, mer, avec l'illusion de grandir et de te dominer, avec le désir de voir s'anéantir la misère des hommes dont Dieu n'a pas pitié et toutes les forces qui ne doivent pas être.

Ille privilégiée, riche comme seule peut l'être la mer, force toujours tendue, puisses-tu ne changer que pour devenir encore plus belle et plus forte...

Sur nous la vie peut s'appesantir, nous savons que bientôt, du bateau, nous verrons apparaître à la pointe de la haute falaise une petite tache blanche qui peu à peu se précisera, prendra un visage.

Avec l'embrun, nous respirerons le parfum chaud et poivré de la lande.

Ce soir, lorsque le soleil aura sombré, dans l'Est, dans le Sud, sur le cercle noirci de la mer tous les feux éclateront : au large, la Vierge avec sa flamme solennelle, le Four au poulx fiévreux, Molène bien sage, Saint-Mathieu, vieux pontife au regard ralenti, les Pierres-Noires aux pleurs de sang.

Nous verrons, brillant sous la lune, les grands monstres rocheux boire le flot et passer les bêtes géantes et innombrables de la houle.

Et nous retrouverons dans la solitude l'immense rythme qui ne cessera qu'avec nous-mêmes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — Oxygie	9
II. — Christ marin	15
III. — L'île promise.....	25
IV. — L'île nue.....	33
V. — Nène la femme marin.....	37
VI. — Jules le chien du bord.....	47
VII. — La fête du cochon.....	57
VIII. — Nos voisins	65
IX. — Au temps de <i>La Louise</i>	75
X. — Balanec	85
XI. — Le combat de la femme-cygne et du garçon tout nu.....	93
XII. — Prière	101

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)